

En Extrême-Orient (1914)

André Bellessort

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

Je ne pensais pas à la guerre ; mais jamais l'idée de l'Allemagne triomphante ne m'avait tant obsédé que depuis quelques mois. J'étais revenu au Japon à quinze ans de distance ; et le premier changement que j'y constatai, dès mon arrivée, me serra le cœur : les Allemands nous y avaient presque entièrement supplantés. L'influence anglaise y était restée relativement stationnaire ; mais tout ce que nous avions perdu, l'Allemagne l'avait gagné. Notre amitié pour les Russes n'en était aucunement la cause. Les Japonais se rapprochaient chaque jour de la Russie qu'ils n'avaient jamais tant admirée que depuis qu'ils l'avaient vaincue ; et l'accord que nous avions conclu avec eux en 1907, où nous nous engagions à nous appuyer mutuellement pour assurer la paix et la sécurité dans nos possessions asiatiques, avait achevé de dissiper les légers nuages qui s'étaient glissés entre nous pendant la dernière guerre. Si même il y avait une nation dont la civilisation leur semblât présenter quelques analogies avec la leur et, par suite, leur inspirât un peu de sympathie désintéressée, c'était incontestablement la France. Ils l'ont souvent dit ; ils l'écrivent encore : on peut les en croire. Mais leurs intérêts n'ont rien à voir avec leur sympathie ; et c'était précisément ce qui donnait à leur désaffection des choses françaises une signification si triste. Nous retrouvions chez eux, dépouillée de toute prévention, de tout parti pris agressif, et, pour ainsi dire, à l'état pur, l'opinion que nous étions un peuple à son déclin. Ils savaient sur le bout du doigt la leçon que les Allemands leur avaient apprise. Ils la répétaient sans animosité, parfois même avec une sorte de mé-

lancolie courtoise. Nous n'existions plus à leurs yeux que sous la forme d'un syndicat de banquiers ; et, sauf les jours où ils souriaient à nos capitalistes, ils préféraient nous ignorer.

Autrefois nos Écoles militaires, nos maîtres, nos livres, nos systèmes, notre langue avaient été en honneur. C'étaient maintenant les professeurs allemands, les livres allemands, l'armée allemande, les méthodes allemandes, la science allemande, la langue allemande. À la Faculté de Droit de Tôkyô, cent élèves suivaient le cours du professeur français, et mille celui du professeur allemand. Sur vingt-quatre boursiers envoyés en Europe, dix-neuf étaient dirigés vers Berlin, et ceux qui venaient à Paris devaient encore séjourner en Allemagne. Une chaire de russe créée, c'était toujours une chaire de français supprimée, jamais une chaire d'allemand. La médecine, comme la musique européenne, était entièrement allemande. Un de nos compatriotes, M. Jacoulet, professeur à l'École des Langues Étrangères, me disait que les quatre cinquièmes des élèves qui lui arrivaient ignoraient jusqu'au nom de Pasteur ; mais la statue de je ne sais quel docteur allemand voisine, sous les ombrages de Kamakura, avec celle du colossal Bouddha. Notre littérature elle-même avait cédé le pas à la littérature allemande. Les Sudermann et les Hauptmann reléguaient au second plan nos romanciers et nos dramaturges.

Vers la fin de juin, le comte Okuma, actuellement Président du Conseil, voulut bien se rappeler qu'il m'avait reçu jadis et m'accorda la faveur d'une audience. Je ne lui cachai point mon étonnement de voir les Japonais aussi engoués de la culture germanique, et je lui demandai à quelles raisons nous devions attribuer un détachement que le gouvernement japonais lui-même semblait encourager. Il me répondit d'abord que l'humeur japonaise

était très versatile ; qu'il ignorait pourquoi les nouveautés allemandes l'attiraient aujourd'hui plus que les nouveautés françaises ; que, du reste, il n'était pas surprenant que les Japonais eussent étudié de préférence la médecine en Allemagne, puisque leurs premiers maîtres avaient été des Hollandais et que la langue hollandaise était une langue germanique. Je précisai davantage ; et il finit par me dire que les étudians japonais trouvaient chez les Allemands des facilités de travail plus grandes, une discipline sociale plus en harmonie avec celle du Japon, enfin des idées peut-être moins subversives.

Je ne méconnaissais point la part de vérité qui entrait dans cette réponse. Mais il ne me disait pas tout ; il ne voulait pas me dire : « Pourquoi ne vous défendez-vous pas ? Si nous vous délaissons, c'est que vous vous abandonnez. » En effet, pourquoi ne nous défendions-nous pas ? Les armes nous manquaient pour le faire. Les Allemands possédaient un journal, rédigé en anglais, une revue et surtout une agence télégraphique, qui alimentait les journaux japonais et leur distribuait à bas prix les calomnies les plus effrontées. Non seulement ils ajoutaient à nos travers, mais ils en inventaient. Ils francisaient leur corruption et germanisaient nos inventions. Ils mentaient chaque jour avec une obstination que renforçait encore leur impunité ; car nous n'avions, pour les démentir, ni journal, ni agence, rien. Les Français, impuissans, haussaient les épaules ou prenaient l'habitude de baisser la tête. Mais dans les feuilles qui leur arrivaient de France, et qui leur apportaient l'écho de nos tribunes officielles, ils lisaient que notre pensée continuait de rayonner sur le monde. Et cela leur faisait grand plaisir.

Nous gardions cependant une position importante et dont il semblait que personne ne pût nous déloger. Nous représentions encore pour l'Extrême-Orient une grande idée, l'idée catholique. Depuis la réouverture du Japon, nos Missions Étrangères avaient reçu de Rome le privilège d'y travailler. Elles y ont fait tout ce qui leur était humainement possible, sans créer la moindre difficulté à notre diplomatie et sans blesser en quoi que ce fût la susceptibilité nationale des Japonais. Nous avions, grâce à elles, dans chaque ville et dans bien des campagnes, un Français qui enseignait le français, qui réagissait contre les influences antifrançaises et dont les efforts associaient indissolublement l'image de la France à celle du désintéressement et de l'abnégation. Ces consuls et ces agens consulaires de l'ordre spirituel ne nous coûtaient rien. Notre rupture avec Rome a ouvert dans cette œuvre admirable de défense et d'expansion une brèche par où l'ennemi a passé. Ces dix dernières années ont vu les Jésuites allemands organiser une Université au cœur de Tôkyô, les Pères du Verbe Divin allemands, qui sont nos ennemis les plus acharnés, s'installer sur la côte occidentale, et les Franciscains allemands dans l'île de Yeso. La presse japonaise a pu écrire que le protectorat des catholiques de l'Extrême-Orient serait désormais confié à l'Empereur d'Allemagne. Et les intérêts de l'esprit français aussi, sans doute !

Il y a pire. Les Marianites français ont fondé à Tôkyô un collège que fréquentent huit cent cinquante élèves, auquel le gouvernement japonais accorde les mêmes prérogatives qu'à ses propres établissemens, et où, malgré les nouvelles tendances, ils ont maintenu comme obligatoire l'étude de la langue française. C'en est le dernier rempart. Nous étions à la veille de le démanteler ou, pour mieux dire, nous avions déjà commencé. Leur mai-

son de recrutement étant supprimée en France, ils seraient bientôt dans l'impossibilité de remplacer leurs vides par des Français. Le Supérieur, un Alsacien, l'abbé Heinrich était venu trouver notre ministre des Affaires étrangères : « Notre œuvre ne mourra pas, Monsieur le Ministre : les œuvres catholiques ne meurent pas. Mais c'est la langue française qui est menacée d'y mourir. J'ai encore des Alsaciens. Après eux, je serai réduit à m'adresser aux Allemands. » Et le ministre, qui connaît l'Extrême Orient, avait levé les bras au ciel : « Je sais, je sais ! Mais que puis-je ? »

Tout cela me paraît aujourd'hui de l'histoire ancienne, oh ! très ancienne ! Depuis vingt ans, partout où je suis allé, en Europe, en Amérique, en Extrême-Orient, j'ai retrouvé l'Allemand insolent, haineux, malhonnête. Il ne se contentait pas d'exploiter nos fautes, ce qui était son droit : il se montrait aussi habile à falsifier notre histoire qu'à contrefaire nos produits. Partout je l'ai entendu proclamer ou insinuer l'idée de notre décadence. Docteurs des Universités ou commerçans de Hambourg, diplomates ou émigrans, un égal mépris de la vérité les animait contre nous. Ils apportaient dans la mauvaise foi et dans l'improbité une discipline vraiment stupéfiante. Mais je n'avais jamais été à même de revoir un pays où nous occupions naguère un rang très honorable, et d'y pouvoir constater ce que ces quinze dernières années nous y avaient enlevé de prestige et d'autorité morale. Je n'avais jamais eu l'occasion de mesurer ainsi le résultat du travail incessant qui s'accomplissait contre nous et des abdications successives où nous étions pacifiquement acculés.

Je quittai le Japon sur une impression de tristesse amère : et, ma place retenue au Transsibérien, je passai en Corée dans la seconde quinzaine de juillet. Ce fut là que j'appris la déclaration de

guerre. Je dus revenir de Séoul au Japon, où je trouvai, non sans peine, une place sur un paquebot japonais à destination de Marseille. Du moment où le terrible télégramme nous était parvenu, j'avais consigné chaque soir mes impressions de la journée. Ce que j'en détache aujourd'hui peut-il retenir un instant l'attention du lecteur ? Il n'y percevra que de faibles échos des répercussions qu'ont eues sur l'Extrême-Orient les événemens formidables de l'Europe. Mes notes me paraissent bien pauvres ! Tant mieux, s'il ne lui est pas indifférent de savoir ce que voyait et éprouvait un Français, au milieu d'étrangers, dans ces pays lointains, à l'heure la plus tragique qu'ait vécue notre patrie.

⁂

C'était à Séoul, le dimanche 2 août : je rentrais vers six heures au Sontag Hôtel, dans la rue des Légations. Devant la grande porte du Palais, où le vieil Empereur détrôné achève sa vie dramatique au milieu de ses concubines, je croisai un officier japonais que je ne connaissais que pour l'avoir rencontré à la Résidence générale. Il me salua, sourit et hésita un instant comme s'il voulait m'aborder, puis il passa son chemin. J'y fis à peine attention : j'étais las ; la journée avait été torride, et l'orage menaçait. Dans le jardin de l'hôtel, devant le perron, le Directeur, un Français, M. Boher, me cria dès qu'il m'aperçut : « Vous savez la nouvelle ? Un télégramme est arrivé à trois heures. L'Allemagne déclare la guerre à la Russie, et la France va marcher. » Il était assis sur un banc. Sa femme japonaise se tenait debout, silencieuse, indifférente ou grave, les mains à sa ceinture, et je remarquai le scintillement de ses bagues, car il en est des détails insignifians qui s'enfoncent en nous sous le coup des grandes émotions, comme de la poussière et des corps étrangers que les projectiles

entraînent avec eux jusqu'au fond de nos blessures. Près de lui, une jeune gouvernante allemande, fraîche et rose, riait de sa bouche trop large aux dents mal plantées, sans doute pour se donner une contenance. Les trois enfans du Consul français jouaient dans le jardin. Je jetai les yeux sur le plus petit. J'avais à peu près son âge, quand, il y a quarante-quatre ans, presque à la même époque, sur les coups de midi, mon père entra dans la chambre où ma mère travaillait et s'écria : « Nous avons la guerre ! » Et je me rappelle que, devant son émotion et devant le saisissement de ma mère, je me pris à pleurer. Aujourd'hui, j'éprouve une angoisse où se mêle un sentiment de délivrance. Enfin !

Enfin on va donc se mesurer et jouer la partie suprême ! Depuis quarante ans, j'attends cette heure qui devait venir et qui me surprend si loin de mon pays. Mon enfance, mon adolescence, ma jeunesse ont été préparées à la recevoir. J'ai pu croire que je ne la verrais jamais ; parfois même je l'ai souhaité. Mais ce n'étaient là que des mouvemens de découragement trop justifiés, hélas ! par notre misérable politique intérieure. Dès que je sortais de France, dès que je m'éloignais du centre tumultueux et surchauffé, où le bruit et l'ardeur de nos querelles nous illusionnent sur notre activité, je comprenais que la guerre de 1870 se poursuivait implacablement dans tous les coins du monde, que nous continuions de battre en retraite, et que cela ne pouvait pas durer. Tout vaut mieux qu'une désagrégation lente.

⁂

La colonie étrangère de Séoul est peu nombreuse. En dehors de la Mission, nous comptons à peine une vingtaine de compatriotes, dont les uns font du commerce, et dont les autres ex-

ploitent une mine d'or à environ deux journées de la ville. Les Allemands ne l'emportent ni par le nombre, ni par la qualité. Mais commercialement ils sont beaucoup plus forts, et, comme partout au Japon, on s'accorde à leur reconnaître une influence prépondérante. Le seul journal anglais qui se publie en Corée, une misérable petite feuille, le Seoul Press, est dirigé par des Japonais à leur entière dévotion. Bien que le gouverneur, le général Terauchi, ancien élève de notre École militaire, ait des sympathies nettement françaises, son entourage passe pour être très germanophile. Lorsque j'allai lui rendre visite, je vis, affichée à la porte de la Résidence, la liste des nouveaux ouvrages qui venaient d'entrer dans la bibliothèque des officiers : ils étaient tous anglais et surtout allemands ; il n'y en avait pas un français ni même traduit du français. Enfin, des Bénédictins allemands ont ouvert une école professionnelle. M Mutel, pour les mêmes raisons qui préoccupent les Marianites de Tôkyô, s'est résigné, en désespoir de cause et la mort dans l'âme, à recevoir ces Teutons qui, du reste, ne doivent enseigner que dans la langue coréenne ou japonaise. Quelques Anglais et quelques Américains, agens des mines, composent la colonie anglo-saxonne laïque. Mais les Missions américaines sont très riches et si actives, qu'elles ont à plusieurs reprises inquiété le gouvernement japonais, qui les accuse d'avoir excité les Coréens à la résistance comme elles avaient poussé les Chinois à l'insurrection.

Le coup de foudre de la guerre éclaira très diversement les physionomies de cette petite colonie européenne. Chez les Français je remarquai le même sentiment de délivrance que j'avais éprouvé. On acceptait résolument une calamité que chacun, au fond de soi-même, jugeait inévitable, et on l'envisageait avec confiance. Il n'en fut pas ainsi du côté des Allemands : ils pa-

rurent décontenancés ou ils plastronnèrent. Le hasard faisait passer sous mes yeux de petits tableaux où s'opposait, de la manière la plus vive, l'impression des deux races. Le 3 août au matin, le jeune chancelier du consulat français vint à bicyclette nous annoncer la mobilisation générale. Il était ému, un peu pâle, avec de la fièvre dans les yeux. Mais, bien que, pour partir, il fût obligé de vendre ses meubles et qu'il dût renoncer à des études qui le passionnaient, il respirait le beau contentement d'une jeunesse dont l'heure a enfin sonné. Au même moment, un Allemand de son âge, envoyé en Corée par une maison de commerce et descendu depuis quelques jours à l'hôtel, sortait de sa chambre, les yeux rouges, les traits battus, gémissant sur la débandade de ses bénéfices escomptés.

Le même matin, j'aperçus, dans la galerie vitrée de l'hôtel, un énorme dos rond courbé sur le registre des arrivées. C'était le consul allemand qui, le chapeau enfoncé jusqu'aux oreilles, relevait les noms de ses nationaux. Cela fait, la moustache en croc, de gros yeux farouches dans sa tête bismarckienne, il se promena de long en large, d'un pas lourd, dévisageant les étrangers, comme si la maison lui appartenait. Il était réputé à Séoul pour la vigueur et la sûreté de ses impairs. C'est lui qui, deux jours plus tard, lorsqu'on apprit que l'Allemagne violait la neutralité de la Belgique, disait au consul belge : « N'ayez pas peur, nous ne vous prendrons point de territoire ; mais nous vous forcerons d'entrer dans notre système douanier. » « — Quelle brute ! » pensait le consul belge. Je comparai son arrogance à la discrétion scrupuleuse de notre consul. Du temps que la Corée était indépendante, la Légation française occupait à Séoul une résidence charmante qu'elle y avait construite et qui s'élève derrière le Sontag Hôtel. Mais nous l'avons vendue, et notre consulat est maintenant en

dehors de la ville, au bout d'un faubourg, dans une campagne montagneuse. J'y allais souvent, et j'y trouvais toujours M. Guérin préoccupé de la mobilisation, soucieux de remplir exactement son devoir, très éloigné d'affecter aux yeux des étrangers et des Japonais une attitude de conquérant matamore.

Nos Missionnaires, dont l'appel des réservistes désorganisait l'œuvre patiente et difficile, recevaient le coup avec sérénité. « Nous travaillerons pour ceux qui partiront, disaient les anciens, le sourire aux lèvres. Nous reprendrons notre bâton de voyage. Ça empêchera nos vieux membres de s'ankyloser. » Mais les Bénédictins allemands avaient la mine renfrognée des capucins de baromètre qui indiquent le mauvais temps.

Enfin un petit intermède comique nous fut donné à l'hôtel, où la politesse et l'humanité françaises faisaient joliment ressortir leurs contraires germaniques. Parmi les voyageurs, rares à cette époque brûlante de l'année, il y avait un Allemand accompagné de sa femme : lui, entre les deux âges, rasé comme un Américain : elle très brune, jeune et belle. Par égard pour cette jeune femme et aussi pour cet homme qui paraissait bien élevé, nous nous abstenions, lorsqu'ils étaient là, de commenter les premières dépêches qui nous étaient favorables. Pendant les deux ou trois jours qu'ils restèrent à l'hôtel, ils n'entendirent pas un mot dont put se froisser leur amour-propre national. M. Boher tenait à épargner ses hôtes ; et, plus d'une fois, il attendit leur sortie pour inscrire sur son tableau noir des nouvelles qui les eussent désobligés. Le matin de leur départ, ils demandèrent leur note, et pendant que le caissier la faisait, le mari, s'adressant à M. Boher, lui dit : « Rien de neuf, ce matin ? » — « Non, Monsieur. » — « Bon, bon ! Nous sommes tranquilles. Noire armée va vous en-

vahir. Nous avons décidé de ne livrer de sérieuses batailles qu'au centre de la France. Nous prendrons Paris. Nous vous écraserons. Il vous est impossible de nous résister. Alors seulement nous nous tournerons contre l'Angleterre. Vous comprenez que sa flotte de carton ne nous fait pas peur. Je suis diplomate. Je sais à quoi m'en tenir. » M. Boher ne répondait rien ; mais il avait jeté un coup d'œil significatif à son caissier. Et la jeune dame souriait ; et le mari se rengorgeait et continuait de nous pourfendre de droite à gauche et de haut en bas. Le caissier, lui, allongeait la note. La vue de cette note interrompit brusquement l'éloquence prophétique du monsieur, et la dame ne sourit plus. « Vous me dites que vous êtes diplomate, reprit alors M. Boher : on ne s'en douterait pas. Mais je suis sûr que vous n'entrerez pas si facilement en France et qu'en tout cas, lorsque vous en sortirez, vous aurez la note à payer. » Ils payèrent celle qu'on leur tendait et disparurent sans ajouter un mot, par économie.

Les Anglais, du premier moment, furent pour nous, et il ne leur vint pas à l'esprit que l'Angleterre pourrait garder la neutralité. Très menacés par l'envahissement du commerce germanique, ils avaient senti leur erreur de 1870 et qu'un nouveau triomphe de l'Allemagne serait pour eux le commencement du déclin. Leur sentiment s'exprimait sous une forme catégorique, que je retrouvai textuellement dans le Seoul Press : « Nous ne vous laisserons pas écraser. »

Les Américains se réservaient. L'un d'eux, à qui le consul de Belgique demandait de quel côté se rangerait l'opinion des États-Unis, répondit en haussant les épaules : « Oh ! vous nous connaissez : nous penserons ce que pensera l'Angleterre. » Je crois que c'est assez vrai de l'Est Américain, beaucoup moins de

l'Ouest. Les missions américaines, qui se recrutent surtout dans le far west, avaient été jusqu'ici trop germanophiles, pour que nous pussions compter, du premier coup, sur leur sympathie.

Restaient la population japonaise et la foule coréenne. Les deux premiers jours, les Japonais ne manifestèrent rien. Mais, lorsqu'on sut qu'un croiseur allemand avait arrêté deux de leurs bateaux de commerce, la presse commença à montrer les dents ; et l'Allemagne fit alors, dans la personne d'un de ses plus obscurs sujets, une démarche qui accusa la platitude obséquieuse que ses commerçans trouvent moyen de concilier avec leur arrogance. Un certain Bolljahn, ancien professeur d'allemand, homme à tout faire du consulat, courut aux bureaux de rédaction des journaux japonais, et, chapeau bas, les pria d'excuser l'erreur qu'avait commise le croiseur du Kaiser. « Ce n'était certainement qu'une erreur, un simple petit malentendu. » Les Japonais s'amusèrent gravement des excuses de ce gros gars qui leur était dépêché par le consul ; ils en prirent acte et en informèrent leurs lecteurs. Et tout à coup, à la nouvelle que nous avions coulé le Panther (?) ce fut une explosion de sympathies françaises qu'aucun symptôme n'avait permis de prévoir. L'ultimatum de leur alliée l'Angleterre à l'Empereur d'Allemagne ne fit que donner à ces sympathies une sorte de consécration politique. Dans les magasins, dans les tramways, dans les rues, dans les bureaux de poste, nous étions abordés par des gens qui nous souhaitaient la victoire. Le directeur du Sontag Hôtel, qu'atteignait la mobilisation, recevait deux beaux sabres de samuraï et des lettres où on lui disait : « Frappez fort ! » L'ascendant de l'Allemagne était donc à la merci du premier coup de canon ! Je compris, mieux encore que je ne l'avais fait, tous les bénéfices que nous retirerions de la guerre, si nous

étions vainqueurs… J'aurai bientôt l'occasion de revenir sur cette volte-face qui n'était étonnante que par sa soudaineté populaire.

Quant aux Coréens, les bruits de guerre les avaient un instant tirés de leur apathie. Mais, du moment que ce n'étaient point les Russes qui marchaient contre les Japonais, ils s'y replongèrent.

⁂

Il y a, à Séoul, dans le même quartier que le Sontag Hôtel, et tout près du Palais de l'ancien Empereur, un petit club européen, où l'on pénètre après avoir traversé deux cours aux portes coréennes. La Résidence générale y envoyait, vers onze heures du matin et vers six heures du soir, la traduction anglaise des dépêches de la guerre. On les affichait dans la salle du Bar ; et, deux fois par jour, la plupart des Européens s'y réunissaient. Ces dépêches étaient parvenues au Japon en anglais ; là, on les avait traduites en japonais, et, transmises en japonais, elles étaient, à leur arrivée à Séoul, retraduites en anglais. Nous nous mettions à plusieurs, le nez sur la carte, pour tâcher d'identifier, à travers cette succession d'avatars fantastiques, les noms propres étrangers que la langue et l'écriture japonaises sont souvent incapables de rendre. Ce n'était pas notre seul ennui. D'où venaient ces dépêches et quel crédit pouvions-nous leur accorder ? Dans ce pays perdu, nous étions des proies toutes désignées pour les lanceurs de faux renseignemens intéressés et pour les mystificateurs. Je remarquai que, si les bonnes nouvelles étaient volontiers accueillies, l'effet en était peut-être moins sûr que celui des mauvaises, et que les unes et les autres empruntaient de leurs effets mêmes une force de persuasion qui renversait les lois les plus élémentaires de la logique.

Le 6 août, il nous fut annoncé que les Anglais venaient de livrer une grande bataille navale, où ils avaient coulé sept cuirassés allemands et n'en avaient perdu que deux. À l'hôtel, Français et Anglais burent le Champagne en l'honneur de cette première victoire. Mais, deux jours plus tard, un télégramme, dont on me dit, dans la suite, qu'il avait été fabriquée à Shanghaï par de mauvais plaisans allemands, nous informait qu'un combat naval avait eu lieu où, sur dix gros vaisseaux de guerre, les Anglais en avaient eu quatre coulés et six gravement endommagés. Sa victoire n'avait coûté à la flotte allemande que quatre torpilleurs. Et le télégramme ajoutait que Londres et Paris étaient dans la consternation. Nous fûmes atterrés. Quelques-uns de nous pourtant émirent un doute sur la véracité du télégramme. Mais, à ce moment, le gros consul allemand qui, depuis trois jours, ne mettait pas le pied au Club, et dont la présence, ce matin-là, y était d'autant plus choquante qu'on devait y offrir le coup de l'étrier aux membres français appelés sous les drapeaux, entra dans la salle du Bar, de son pas d'invasion, flanqué de son Bolljahn. L'apparition de ce personnage, qui fit que tout le monde se plongea dans la lecture des vieux journaux, entraîna la conviction du désastre. Et ce fut une ombre qui pesa lourdement, ce jour-là, sur la joie que nous donnait la magnifique résistance des Belges.

Dès le 8 août, on nous annonça la mort du vieil empereur d'Autriche, au milieu de cet embrasement de l'Europe qui s'était allumé aux flambeaux de son agonie. Mais il mourut plusieurs fois. Il mourut lorsque nous étions à Hong-Kong ; il mourut lorsque nous étions à Singapore ; il mourut lorsque nous étions à Port-Saïd. Quand les nouvelles chômaient, les journalistes l'enterraient. Et personne n'avait le temps de s'arrêter à cette tragique figure.

⁂

Les derniers soirs de mon séjour à Séoul, nous nous rendions à la gare, au passage de l'express de Moukden. Des compatriotes, des amis, refoulés de Mandchourie par la guerre, revenaient en toute hâte au Japon et nous télégraphiaient pour avoir des nouvelles, et pour échanger, pendant les quinze minutes d'arrêt, quelques paroles françaises. Les Allemands devaient en faire autant, car nous y rencontrions d'ordinaire le consul d'Allemagne.

Les trains japonais arrivent et repartent avec une ponctualité surprenante. Les voyageurs sautaient sur le quai et formaient rapidement deux groupes. Les Autrichiens, les Allemands, des Américains se pressaient autour du Teuton ; les Français et quelques Anglais autour de nous. De vagues Levantins couraient de l'un à l'autre. Comme l'express qui monte à Moukden part un quart d'heure environ après celui qui en descend, il y avait aussi des Russes à qui leur consul et leur pope venaient serrer la main. Les Japonais se portaient en grand nombre à ce spectacle où leur humeur guerrière flairait une odeur lointaine des champs de bataille. Les trains disparus, nous sortions de la gare. La foule des hommes vêtus de blanc, plus blancs encore sous la lumière électrique, et des femmes au kimono sombre, mais à la ceinture diaprée, s'écartait devant nous et nous suivait du regard. Le consul russe et le pope, que nous avions salués, s'en allaient les premiers. Derrière eux, le consul d'Allemagne s'avançait pesamment, escorté de son Bolljahn, qui se dépensait en gesticulations et semblait lui faire avec ses bras un moulinet protecteur. Nous fermions la marche. Et nous rentrions dans La ville aux lourdes portes chinoises, si fantasques le soir. Le silence s'étendait sur la grande avenue qui mène au palais en ruines, où la Reine fut as-

sassinée. Mais l'intérêt de tout cet exotisme s'était éteint pour nous comme un feu de bengale dans une tempête.

Puis ce fut le départ des premiers réservistes, la foule japonaise encore plus nombreuse, et des Banzai ! mariés aux cris de Vive la France ! On les envoyait à Simonoseki où L'Amazone les attendait. La mobilisation s'était faite sans peine. Ceux mêmes qu'elle lésait douloureusement n'avaient point hésité. Je connus des situations émouvantes : un veuf obligé d'abandonner ses quatre petits enfans ; d'autres, où le résultat de quinze ou vingt ans d'efforts était non seulement compromis, mais ruiné d'un coup. Aucune récrimination ne s'éleva. L'empressement alla même trop loin, puisque des Missionnaires de la Corée s'embarquèrent qui, trois semaines plus tard, à Hong-Kong, furent reconnus impropres au service par le médecin compétent du Dupleix.

Peut-être y aurait-il quelque tempérament à introduire dans un système dont la rigueur est indispensable en France, mais qui, sans dommage pour le pays, pourrait être plus flexible, lorsque ceux qu'il touche atteignent ou dépassent la quarantaine, représentent des intérêts français, et sont éloignés de la mère patrie par cinquante jours de traversée. Je crois aussi, puisque j'effleure cette question, qu'il serait bon de tenir compte, dans le choix des destinations, de l'esprit du peuple où résident nos nationaux. Il importait peu qu'on envoyât nos Missionnaires du Japon et de la Corée en Chine, en Indo-Chine ou en France. Non seulement les Japonais, bien qu'ils n'enrôlent pas leurs bonzes, comprennent cette nécessité patriotique ; mais on peut assurer que le départ de nos prêtres pour l'armée a rehaussé leur prestige aux yeux de cette nation militaire. Les chrétiens japonais ont été fiers que

leur « Père » courût à la défense de son pays ; et les autres n'en ont conçu que plus de respect envers la France. L'effet n'a pas été le même en Chine, lorsque nos Missionnaires se sont dirigés sur Tien Tsin : les Chinois ne font aucun cas du guerrier et n'aiment point avoir chez eux de soldats européens…

Les réservistes allemands étaient tous, les uns après les autres, enfournés dans la gueule de Tsing-Tao. On annonçait que les Japonais se proposaient d'intervenir, que leurs arsenaux travaillaient jour et nuit et que cette forte position, où l'Allemagne avait dépensé des sommes considérables et avait déjà réalisé un symbole de sa puissance, tomberait bientôt entre leurs mains. Les malheureux y allaient sans ardeur, comme s'ils avaient entendu ce que disait, à ce moment-là, aux gens de Shanghaï, un des leurs qui en revenait : « On peut faire un signe de croix sur tous ceux qui y sont : notre Kaiser les a indignement sacrifiés. »

⁂

Mais où les aurait-on envoyés ? Tous les chemins leur étaient coupés. Pour moi, j'étais bien décidé à continuer mon voyage par le Transsibérien, où ma place, depuis longtemps, était arrêtée pour le 12 août, à Kharbine. Mais les fausses nouvelles d'une invasion de la Finlande par trois cent mille Allemands et d'une entrée en campagne de la Turquie me fermaient la route d'Odessa et celle de la Suède. Je pris brusquement le parti de regagner le Japon où je savais qu'un paquebot japonais, à destination de Marseille, lèverait l'ancre vers la mi-août.

Il y a une journée de chemin de fer de Séoul à Fusan, une nuit de bateau de Fusan à Simonoseki et, par le train, une trentaine d'heures de Simonoseki à Tôkyô. Ce voyage et celui qu'une se-

maine plus tard je refis de Tôkyô à Simonoseki m'ont laissé une extraordinaire impression. J'étais toujours aussi loin de la France ; j'en étais même plus loin en revenant de Séoul au Japon, et pourtant il me semblait que la terrible agitation qui devait régner chez nous s'était communiquée à tout ce qui m'entourait, que j'étais ballotté sur les remous de la guerre et enveloppé de la même atmosphère ardente. Mes compagnons, les incidens du voyage, l'état des esprits, les préparatifs du Japon, et même les désordres de la nature, tout m'entretenait dans l'illusion que je m'étais rapproché de la seule vie qui, en ce moment, me paraissait enviable.

J'avais quitté Séoul en compagnie des Missionnaires réservistes. À peine le train s'était-il ébranlé que les prêtres disparurent : il ne resta plus que des troupiers. Ils entonnèrent les chansons qu'ils avaient chantées jadis aux étapes des grandes manœuvres. Ces airs allègres des casernes de France changeaient pour nous jusqu'à la physionomie du pays qui défilait sous nos regards. Les aspects de la terre se dénationalisent si facilement ! Des montagnes qui se soulevaient à l'horizon nous faisions les Vosges. Les misérables paillotes aux murs de guingois pétillaient au soleil comme les toits de nos hameaux. Les rizières immobiles jaunissaient comme nos moissons. Mais le passage du train ne faisait lever ici que des têtes de paysans aux longs cheveux, dont la peau a les tons jaunes de la glèbe qu'ils travaillent.

À Taïku, la seule grande ville par où l'on passe et qui forme le second diocèse de la Corée, de nouveaux Missionnaires nous rejoignirent avec leur Évêque, Mgr Démange, un des plus jeunes évêques de la chrétienté, mobilisé lui aussi. Simple soldat, il voyageait en troisième classe. Les Japonais et les Coréens, dont le

wagon était rempli, regardaient silencieusement ce bonze étranger qui différait des autres bonzes étrangers par le ruban violet de son chapeau, sa ceinture violette, sa chaîne d'or et sa grosse bague. Leur sens de la hiérarchie ne comprenait pas très bien sa présence parmi eux.

Une nouvelle sensationnelle nous attendait à Fusan. Toute la semaine les ultimatums s'étaient succédé : ultimatum à la Russie, à la France, à la Belgique, à l'Italie (?). Ultimatum de l'Angleterre. Ultimatum de la Turquie (?). Ultimatum de la Roumanie (?). Le buste bien connu de Guillaume nous apparaissait au centre d'un feu d'artifice incendiaire d'ultimatum, et toute conversation entre États ne semblait plus pouvoir s'engager que par la voie de l'ultimatum. Nous ne fûmes donc pas surpris outre mesure lorsqu'on nous dit que le gouvernement de Washington avait envoyé au gouvernement de Tôkyô un ultimatum pour lui défendre d'entrer dans le conflit. C'était le télégramme du jour, et il annonçait que le Ministère et les conseillers de l'Empereur étaient en train de délibérer. J'ignore d'où avait été lancée cette information que je n'ai point retrouvée le lendemain dans les journaux du Japon et qui visait surtout à impressionner les Coréens et à ranimer chez eux l'idée que les États-Unis entendaient modérer ou refréner les ambitions japonaises. Elle sortait sans doute de la fabrique de Shanghaï ou des Philippines. Cependant il est probable que les rapports se tendirent un peu entre Tôkyô et Washington. La presse japonaise en eut vent ; et elle se demanda si décidément les États-Unis considéraient le Pacifique comme un lac américain. Puis elle enregistra des démentis officiels.

Nous nous éloignions de Fusan. La nuit était sombre et la mer très douce. Sur le pont obscur du paquebot, les réservistes de Taïku s'étaient installés pour dîner, au milieu des treuils et des cordages. Les pipes et les cigares s'allumaient difficilement, car il soufflait une brise délicieuse. « Je vous invite tous, dit l'Évêque, à venir goûter, d'ici quelques mois, le petit vin du pays dans mon village d'Alsace ! » « Accepté ! » répondaient des voix joyeuses. Quelqu'un dit : « Sûrement ils sont moins gais que nous ! » Je pensai : « Ô les braves gens de France qui garderont leur gaieté jusque sous la mitraille ! » Vers dix heures, l'Évêque descendit à l'entrepont où il essaya de dormir parmi les pauvres Japonais qui, déçus dans leur espoir de faire fortune en Corée, retournaient au Japon. Les autres missionnaires cherchèrent sur le pont une place où s'étendre. L'un d'eux, l'économe, enveloppa ce qui restait du pain dans un linge, puis dans une couverture, et s'en servit comme d'oreiller. Je dirais qu'ils se préparaient à la vie des camps, si leur dure existence de missionnaires coréens ne les y avait, depuis beau temps, entraînés.

⁂

À Simonosoki, je leur fis mes adieux, et je me dirigeai vers la gare. Les trains étaient bondés. Ils le sont toujours au Japon. L'après-midi, les contrôleurs passèrent dans les wagons et lurent à haute voix un télégramme que mon voisin eut l'obligeance de me traduire : « L'armée navale japonaise est prête à commencer un mouvement. »

La chaleur était lourde. Les yeux se fermaient. La douceur mystérieuse des paupières baissées sur ces yeux obliques baignait tous les visages jaunis d'une ombre de ressemblance avec ceux des Bouddha. Je remarquais les soins délicats des parens, et

souvent des pères, pour leurs petits enfans. Nous en avions plusieurs, tous très sages. Celui qui était en face de moi dormait recroquevillé sur la banquette : et, la nuit, chaque fois que je sortis de ma somnolence, je vis son père qui l'éventait et qui, de temps en temps, sans le réveiller, lui épongeait les tempes. Ainsi furent choyés, caressés, préservés et rafraîchis pendant les chaudes nuits de la canicule, les petits êtres qui devaient être un jour les soldats de Port-Arthur et qu'un auteur japonais a nommés des boulets humains.

Le lendemain matin, à Shizuoka, on vendait des journaux anglais sur le quai de la gare. Le premier que j'ouvris me donna un éblouissement : nous étions entrés à Mulhouse aux acclamations des habitans. Je pensais bien que ce n'était pas une victoire définitive. Mais l'idée que nos régimens foulaient la terre alsacienne, que les filles d'Alsace s'étaient pressées, pour les voir, aux portes et aux fenêtres de leurs villages, — dont le souvenir hospitalier m'était resté tout imprégné des couleurs les plus tendres et des parfums les plus savoureux de l'automne, — cette idée me pénétrait d'une joie si vive qu'il ne me souvient pas d'en avoir éprouvé de plus vive. Les émotions individuelles n'atteignent jamais l'intensité de ces grandes émotions collectives, qui accroissent le sentiment de notre personnalité en même temps qu'elles le purifient de toutes ses mesquineries égoïstes. Mon visage dut trahir une allégresse que d'ailleurs je ne songeais point à dissimuler, car mon voisin japonais me pria de lui communiquer mon journal, et, l'ayant lu, me dit : « Je vous félicite : nous serons tous heureux que vous repreniez l'Alsace-Lorraine. Vous êtes un grand peuple. Les grands peuples n'oublient jamais. »

Il est possible que cette entrée en Alsace ait été une médiocre opération militaire. J'ai entendu, au cours de mon voyage, des officiers anglais la blâmer. Mais les événemens ont souvent une importance symbolique très disproportionnée à leur importance réelle. Rappelons-nous la prise de la Bastille ! J'y pensais devant l'effet que cette nouvelle produisit sur les Japonais. De tous les étrangers, ils furent ceux dont le sentiment s'accorda le plus intimement avec le nôtre. Elle frappait leur imagination comme une première scène qui éclaire tout le sens de la pièce. Le temps que nous avions mis à laver l'injure de 70 attachait au drame qui commençait l'intérêt pathétique des vengeances longuement couvées. Ce peuple, qui ne s'est jamais lassé d'admirer ses Quarante-Sept Ronins, retrouvait inconsciemment dans le spectacle que nous lui offrions les traits les plus excitans de leur histoire. Pendant des années, la France, elle aussi, s'était tue. Comme le chef de la bande héroïque, qui endormait la vigilance de l'ennemi au bruit de ses débauches, elle avait laissé se propager dans le monde sa réputation de nation divisée, appauvrie par ses excès, enivrée d'oubli. Et soudain, au moment où ses amis découragés secouaient la tête, elle se redressait et prenait à la gorge, sur le lieu de l'ancienne insulte, l'ennemi qui l'avait tant fait souffrir. Ce fut, autant que j'en pus juger, sous ces couleurs romanesques, que notre premier succès s'imposa à la sensibilité populaire.

Les petites gens que je connaissais, les kurumaya même qui me conduisirent à l'Ambassade, avaient appris les mots d'Alsace Lorraine. Tous les yeux m'adressaient des regards de fête. Le long des rues, les crieurs de journaux, qui portent à leur ceinture un trousseau de sonnettes, vendaient en courant des gokwai, ces supplémens sur papier de chandelle où les dernières nouvelles sont imprimées à la hâte. Ils se succédaient à si peu d'intervalle

que le gouvernement en modéra bientôt la vente pour calmer l'excitation du public.

J'arrivai à notre Ambassade. Je l'avais revue, quelques mois plus tôt, avec la tristesse qui m'attendait dans tous les endroits où l'on pouvait constater la diminution de la France. Elle avait tant vieilli, cette vieille Légation, qui n'avait pour elle que son beau jardin japonais et son emplacement devant une des douves du Palais Impérial ! Ses murs de bois dégradés criaient misère. Depuis plus de deux ans, le gouvernement japonais nous avait aimablement cédé un grand terrain dans une des parties les plus animées de la ville. Mais notre Sénat avait refusé les crédits, peut-être excessifs, qu'on lui avait demandés ; et les Japonais ne s'étonnaient même plus de cette piteuse installation qui correspondait dans leur esprit à l'état actuel de l'influence française. Cependant, ce mardi 11 août, elle me parut la plus belle des Ambassades. J'entendrai toujours un des premiers mots qui m'y accueillirent : « Nous n'avons plus des âmes de vaincus ! » Ceux qui ont vécu à l'étranger comprendront mieux encore que les autres ce qu'un pareil mot révèle d'humiliations accumulées, de mouvemens de colère impuissans, de blessures silencieusement et impatiemment subies.

L'ambassade avait perdu une bonne moitié de son personnel. Dès le 5 août, son attaché militaire, le lieutenant-colonel Lerond, ses secrétaires M. Maugras et M. Bonmarchand, le capitaine Vorus, s'étaient embarqués à Yokohama pour l'Amérique. Les Japonais leur avaient fait une ovation. Le paquebot avait arboré le pavillon français ; et les attachés militaires allemand et autrichien, qui prenaient la même route, s'étaient cachés dans leur cabine.

L'ambassadeur, M. Regnault, n'était que depuis quelques mois au Japon. Mais les Français n'oublieront jamais ce qu'il avait déjà entrepris contre la prépondérance germanique ; et l'histoire dira un jour de quelle heureuse initiative il pesa sur la décision du gouvernement japonais. Revenu de sa villégiature, il avait groupé autour de lui les derniers membres de son Ambassade, l'attaché naval, M. Brylenski, le secrétaire interprète, M. Bourgois, le chancelier, M. Gallois. Ce petit centre, courbé sur les câblogrammes, frémissant d'allégresse et d'espoir, était merveilleusement chargé d'électricité française. L'ambassade recevait des visites du matin au soir. Les officiers de l'État-major apportaient à l'ambassadeur leurs félicitations et leurs vœux. Chaque courrier lui remettait des paquets de lettres d'inconnus enthousiastes. Et dans presque toutes ces lettres revenait le mot ou l'idée de vengeance.

La presse fulminait contre les Allemands. Des journaux qui, quelques mois auparavant, sur l'instigation de l'ambassade allemande, avaient naïvement proposé que le Prix Nobel de la paix fût décerné au Kaiser, le caricaturaient aujourd'hui avec des yeux d'halluciné et des moustaches furieuses. Les assassinats d'Alsace, la Belgique massacrée, soulevaient une indignation unanime. Le professeur de droit international, le D Nirakawa, écrivait dans un des journaux les plus écoutés : « En ce moment, par sa conduite envers la France et la Belgique, l'Allemagne viole les principes des lois internationales et prouve qu'elle est l'ennemie de l'humanité. Le Japon n'a même pas besoin pour agir d'invoquer le prétexte de l'Alliance Anglaise. Celui qui a violé les lois du monde est l'ennemi du monde. Le Japon doit aider la Russie, la France et l'Angleterre à punir leur vieille ennemie. Il n'a pas de devoir plus urgent. » Ce fut à peine si quelques voix s'élevèrent, non pour

justifier l'Allemagne, mais pour affirmer leur admiration de la science allemande. Ces quelques Japonais n'avaient pas tort, puisque, depuis vingt ans, leurs Écoles, leurs Universités, leur Armée, leur Gouvernement, tout les avait encouragés à prendre au sérieux le bluff de la science exclusivement allemande. Mais les autres ne s'embarrassaient point de ces considérations métaphysiques et savaient parfaitement qu'ils ne se contredisaient pas en marchant contre l'Allemagne.

Le Japon avait, lui aussi, à se venger. « N'oublions pas, s'écriait le même M. Nirakawa, l'inqualifiable intervention des Allemands en 1895 ! » Il pouvait être tranquille : aucun de ses compatriotes n'avait oublié que l'Allemagne, la Russie et la France avaient forcé le Japon, vainqueur de la Chine, à lâcher sa prise. Il s'était vengé de la Russie ; il allait se venger de l'Allemagne. Quant à la France, elle avait une excuse à ses yeux : il avait compris qu'en suivant son alliée, la Russie, elle n'avait fait qu'obéir à cette sorte d'obligation morale que les Japonais appellent le giri et dont le respect est très fort chez eux ; enfin il sait que l'amiral français s'opposa nettement à ses deux collègues allemand et russe, qui voulaient bombarder la flotte japonaise. Au souvenir toujours cuisant de la violence qui lui avait été faite s'ajoutait celui du fameux barbouillage où le Kaiser avait essayé de peindre un Saint Georges prussien tombant, la lance en arrêt, sur le Péril Jaune incarné dans un dragon. Ce tableau avait été trouvé d'aussi mauvais goût par les Japonais que par tous les peintres, même allemands. Il offensait également l'esthétique et la diplomatie. Quinze ans après, le dragon, allongeant sa tête du côté de Tsing-Tao, brûlait d'y répondre.

Durant ces quinze années, les Japonais, — qui manquent parfois de sens critique, mais qui n'en manquent pas plus que beaucoup d'Européens, et dont la force de résistance à toute influence susceptible de les déjaponiser leur permet d'en manquer, — s'imaginèrent qu'ils retireraient de la culture allemande des bienfaits inappréciables. Ils se mirent à l'école des Allemands. Du reste, l'idéal en quelque sorte messianique qu'ils se proposent étant d'élaborer une civilisation où l'âme orientale et l'âme occidentale harmonieusement fondues donneraient le ton à l'univers, il leur était indispensable d'assimiler les vertus germaniques. Je montrerai un jour que cet essai d'assimilation ne fit que jeter dans leur esprit un brouillard heureusement passager. Les méthodes allemandes ne sont point vraiment éducatrices. Elles ne favorisent que la médiocrité. Mais leurs intellectuels avaient beau les adopter : aucune reconnaissance ne les liait à un pays qui ramène tout, et même la science, au point de vue commercial et industriel.

Ils en étaient avertis ; et, s'ils ne l'avaient été, un récent scandale, que leur politique de clans avait démesurément amplifié, leur eût ouvert les yeux sur les dangers que l'on court à trop fréquenter les Allemands. Ce n'est pas le moment de raconter cette histoire retentissante. Je n'en veux retenir qu'un trait. La maison Siemens-Shuckert, qui fournissait à la marine japonaise des appareils électriques, fut convaincue d'avoir versé à de hauts personnages des pots-de-vin considérables. D'autres maisons européennes (pas françaises) avaient suivi son exemple. Mais ce qui aggravait le cas de la maison allemande, ce n'était pas seulement que son consul de Yokohama eût trempé dans ces sales affaires, ce fut surtout une lettre d'un de ses principaux chefs où se lisaient des phrases comme celles-ci : « De récentes commandes

montrent que nos amis du ministère travaillent consciencieusement. Si le capitaine X continue de nous ennuyer, on exigera son déplacement. Nos amis s'occuperont de faire déplacer ceux qui ne nous sont pas favorables. » Dans cette grossière mainmise sur les rouages intérieurs d'un pays étranger, dans cette espèce d'impérialisme attentatoire et brutal, vous reconnaissez la marque allemande. Rien ne pouvait inquiéter ni atteindre plus profondément la légitime susceptibilité du peuple japonais. Mais il ne parut pas y attacher trop d'importance. Aucune campagne anti-allemande ne se dessina dans la presse. L'ambassadeur, le comte Rex, qui offrait des dîners de cent couverts aux directeurs des journaux et aux officiers japonais revenus d'Allemagne, attribua sans doute cette réserve à la crainte respectueuse dont son pays avait frappé les Asiatiques. Il ne connaissait pas les Japonais. Il ignorait que leurs ressentimens s'enveloppent de silence. L'Allemagne ne peut s'en prendre qu'à elle-même de leur zèle à se tourner contre elle. L'Angleterre et la France y ont moins travaillé que sa politique agressive, l'intempérance de son Kaiser, l'esprit corrupteur de son industrie, et, chez une nation dont les sociologues et les philosophes se flattent d'avoir créé la psychologie ethnique, une extraordinaire incompréhension des âmes étrangères jointe, du reste, à un sens pratique très roué de leurs besoins matériels et commerciaux.

« Ils sont nos maîtres en fait de commerce ! » disaient les Japonais. C'était vrai. Le développement commercial de l'Allemagne en Extrême-Orient, pour qui du moins n'en considérait que la façade, tenait du prodige. Je crois cependant qu'il en était beaucoup de leur commerce comme, sur les quelques points où j'ai pu l'étudier, de leur science : l'un et l'autre se soutenaient par un labeur opiniâtre, mais ne résistaient que par l'immense crédit

qu'on leur faisait et que semblaient mériter leurs efforts. Toujours est-il que, de jour en jour, l'importance de ces maîtres grandissait en Chine. Ils avaient fait de Tsing-Tao comme un Hong-Kong prussien. Le Japon ne laisserait pas échapper l'occasion de les en évincer, quand une si noble cause la lui mettait dans la main. Avec lui, la civilisation la plus haute de l'Orient allait, pour la première fois, aider de ses armes la plus haute civilisation occidentale. Il n'est pas souvent donné à un peuple d'accorder ainsi son intérêt particulier et celui du monde. Nous attendions avec confiance son branle-bas de guerre. L'Empereur se disposait à redescendre des hauteurs de Nikko afin de consulter les mânes de ses Ancêtres. On pressentait le résultat de cette consultation.

⁂

À Yokohama, les derniers réservistes étaient mobilisés. M. Regnault m'offrait de m'embarquer sur l'Amazone ; mais il ne savait quand elle partirait. L'insécurité des mers pouvait encore la retenir une semaine ou deux. Je me décidai pour un paquebot japonais, le Katori Maru, qui venait de quitter Yokohama, et que j'avais tout le temps de rattraper à ses escales de Kobé ou de Nagasaki ; et j'arrêtai la dernière place vacante.

Était-ce l'imminence de la déclaration de guerre du Japon ? Des centaines d'Américains et d'Allemands gagnaient précipitamment Shanghaï. On eût dit qu'il y avait de la panique dans l'air. Il y eut au moins un peu d'affolement quand, la veille du jour où les réservistes devaient prendre le train et ceux qui étaient dans mon cas rejoindre le Katori Maru, un typhon s'abattit sur la côte et rompit en plusieurs endroits la grande voie directe de Tôkyô à Kobé. Il fallait quelques jours pour la réparer. Une seule ligne restait ouverte, celle qui monte jusqu'à Nagano

sur la côte occidentale et redescend par Nagoya, une des lignes les plus pittoresques du Japon, mais terriblement longue.

Au consulat français, on se remuait comme on ne l'avait jamais fait depuis l'ouverture du pays. Le consul, obligé d'envoyer de nouveaux avis aux mobilisés, les achevait dans le bruit des conversations qui se croisaient par-dessus sa tête. On entendait : « Je vous dis qu'il vaut mieux partir par Tôkyô à onze heures du soir. — Les Belges ont certainement posé des mines. — Les Américains affirment que les Japonais ont demandé à l'Angleterre un million cinq cent mille livres sterling pour marcher. — Comment voulez-vous que le Père Z aille au feu ? Il est trop gros. — C'est absurde : quelles que soient les conditions de l'Angleterre, le Japon marchera. — On passera le Rhin. — Courez à la gare ! »

Tout à coup, les conversations cessèrent. Une petite dame, coiffée d'une toque à plume, s'avançait sous ce grand tapage. Elle paraissait bouleversée : Monsieur le consul, dit-elle, je veux à tout prix retourner à Shanghaï : que dois-je faire ? » Elle était depuis trois jours au Japon ; mais elle voulait retourner immédiatement à Shanghaï, où elle craignait pour son mari. « Que craignez-vous ? » lui demanda le consul. Elle ne savait pas ce qu'elle craignait ; et nous ne sûmes jamais ni ce qu'elle était venue faire à Yokohama, ni pourquoi elle tenait tant à partir, à moins que ce ne fût parce qu'elle voyait tous ces départs autour d'elle. « Attendez le prochain paquebot, » lui dit-on. Elle répondit, les lèvres tremblantes : « Le prochain paquebot… dans cinq jours ! » — « Alors, Madame, répliqua l'un de nous, prenez la route de Nagano. » — « Non, pas ça ! s'écria le Consul. Une petite femme comme vous ! C'est un voyage trop dur, un voyage où il faut porter ses bagages soi-même ! » L'épouvante agrandit ses yeux :

« Oh ! je ne puis pas… J'ai trois malles et deux boites à chapeau. » Et elle s'en alla discrètement comme elle était entrée. Pourquoi ai-je retenu cet incident ? Je revois encore cette pauvre petite dame très bien qui ressemblait à un oiseau effaré au milieu de ces rumeurs de guerre, que traversaient les derniers coups de vent du typhon.

⁂

Ma dernière journée à Tôkyô fut morne. J'avais passé une partie de la nuit à lire un paquet de journaux français, dont le dernier datait du 15 juillet. Essayez de relire ces journaux d'avant la guerre : l'impression qui s'en dégage vaut celle des plus éloquentes prédications. C'est un jet de lumière effrayante sur notre superbe et misérable aveuglement. Une fourmilière ne serait pas plus pitoyable, qui croirait mener le monde quand un pied est levé sur elle. On n'avait aucune appréhension, aucun pressentiment. Les affaires d'Autriche commençaient à perdre de leur actualité. Cependant, çà et là, on parlait encore avec une sympathie émue du peuple autrichien et de sa vieille monarchie. Un journal publiait la photographie des membres de l'ambassade allemande et inscrivait sous le nom de l'Ambassadeur : sincère ami de la culture française. Les radicaux continuaient cette campagne contre la loi de trois ans qui déconcertait tous les étrangers. Un de leurs organes demandait que la France usât mieux de sa richesse, « que le gouvernement, que les grands établissemens de crédit prissent des initiatives, qu'on fit à bref délai des appels à l'épargne, non pour des dépenses militaires et improductives, mais pour des œuvres rémunératrices. » Un autre raillait ceux qui voyaient toujours à l'Est l'ennemi héréditaire : « La guerre que vous redoutez ou que vous recherchez selon vos intérêts ou

vos affinités est problématique, et, la sagesse des nations aidant, cette guerre n'aura sans doute jamais lieu, ne vous en déplaise… » Les derniers échos de la condamnation de Hansi se perdaient dans les bruyans préparatifs d'un procès scandaleux. Les fêtes de Guernesey avaient redoré le buste du poète de L'Année Terrible. Mais nul n'entendait le pas, qui se rapprochait d'heure en heure, d'une nouvelle Année Terrible.

Tôkyô avait été touché par le typhon. Sur le bord des canaux et des douves du Palais Impérial, des saules pendaient, sabrés, déchiquetés. Les tuiles jonchaient les routes bordées de masures. Les tramways passaient solitaires dans ces vastes terrains vagues qui séparent les grands villages dont la ville se compose. Il y avait peu de monde dehors. Je ne rencontrai d'autre groupe animé qu'une corporation d'ouvriers qui conduisaient l'un des leurs au cimetière : ils chantaient en riant une complainte criarde ; et le vent agitait, dans les mains des porteurs bouddhistes, les fleurs de lotus métalliques et les bannières fleuries. Les sonnettes des crieurs de journaux carillonnaient dans les rues désertes. On était au 14 août. Après la fiévreuse attente des premiers jours et les nouvelles radieuses de la défaite allemande devant Liège et de notre entrée en Alsace, les télégrammes étaient devenus plus vagues : « Nos engagemens de cavalerie prouvaient notre supériorité… Une grande bataille allait se livrer… » Oh ! cette grande bataille toujours imminente, cette grande bataille qui commençait toujours, nous a-t-elle assez obsédés ! Pendant plus d'un mois, nous en avons traîné la hantise.

Dans l'après-midi, je me trouvai au Club européen avec un ami Français et un Anglais. Comme nous en sortions, on y apporta un supplément de journal ; et, incapables de déchiffrer les ca-

ractères japonais, nous restions là devant ce papier chiffonné comme devant une serrure à secret qui garde peut-être un trésor. Le Club était vide. J'insistai pour qu'on appelât un garçon qui pût le traduire ou, du moins, le lire. Il en vint un, à demi somnolent. Il baragouina quelques mots d'anglais. Je ne comprenais rien ; mais mes compagnons eurent un haut-le-corps : « Que dites-vous ? Répétez ! » Et le garçon, perdu dans les noms géographiques, répéta d'une voix incolore : « La flotte autrichienne est entrée en Suisse. »

Lorsque j'arrivai, le soir, vers dix heures, à la petite gare d'où partie train de Nagano, je faillis avoir un accès de découragement. Deux mille personnes se pressaient sous son hangar. Mais ce fut là peut-être que je sentis le plus vivement la bonté du peuple japonais, dès qu'on intéresse son imagination. Il suffisait que je fusse un Français, et sans doute retournant en France, pour que cette foule silencieuse et compacte m'ouvrît un passage. Des gens s'empressèrent, me dénichèrent un petit coin dans un wagon déjà encombré, m'y installèrent moi et mes valises, dont j'avais presque honte au milieu de tous ces Japonais qui feraient le tour du monde avec ce qu'ils emportent au fond de leurs manches.

L'entassement était indescriptible. Ceux qui n'avaient pas trouvé de place s'asseyaient sur leurs talons. D'autres se coulaient à moitié sous les banquettes. Des jambes nues s'entrecroisaient dans un tel désordre que c'était à se demander comment leurs propriétaires les reconnaîtraient. Des femmes accroupies dormaient avec leur bébé sur leur dos. Et le voyage dura plus de vingt heures sans un cri, sans une plainte, sans autre bruit qu'un murmure d'admiration, quand les premiers rayons du soleil nous

découvrirent, dans toute sa grâce sauvage, un paysage de vallées et de montagnes dont les forêts nous envoyèrent des bouffées de fraîcheur. Je me disais que bien des trains français avaient dû ou devaient encore ressembler à celui-ci ; et cette pensée m'ôtait toute fatigue. Nous atteignîmes Nagoya à la nuit tombante. L'express de Nagasaki ne passait qu'à une heure du matin. Des rencontres imprévues de compatriotes, l'excitation qui était autour de nous et surtout en nous-mêmes, notre crainte de manquer le paquebot, le désarroi des employés, les trains assaillis donnaient à cette chaude nuit d'août un charme dont nous trompions, faute de mieux, notre douleur de n'être pas en France.

Le lendemain soir, en descendant à Simonoseki, nous entendîmes crier le texte de l'ultimatum que le Japon venait de lancer au Kaiser : nécessité pour le Japon de défendre les intérêts généraux en Extrême-Orient ; injonction aux navires allemands de quitter immédiatement les mers chinoises et japonaises, ou de se laisser désarmer ; transfert, sans aucune compensation financière et sans condition, du territoire de Kia-Tcheou au gouvernement japonais qui le rendrait à la Chine. Le Kaiser pouvait prendre huit jours de réflexion. On lui donnait ses huit jours. Dans la façon dont cet ultimatum était tourné, dans ses expressions mêmes vibrait l'écho de l'ancienne injure. La riposte du Dragon au saint Georges de Berlin était d'une admirable ironie.

Le comte Rex allait plier bagages. Et les Pères du Verbe Divin allemands, et les Jésuites allemands, que feraient-ils ? Je connais assez les Japonais pour être sûr qu'ils ne seront point inquiétés et que l'on continuera de les traiter avec une courtoisie parfaite. Mais iront-ils jusqu'au bout de la besogne qu'ils avaient entreprise et dont les Japonais ne se rendaient pas compte ? J'aime

nos Missionnaires. Partout où ils ont été, où ils sont, où je les ai vus, ils ont mis en valeur les plus belles qualités de notre race : l'intelligence et l'humanité. Mais les Allemands !... Je n'ai garde de leur reprocher leur amour de l'Allemagne. Je leur reproche la haine sourde dont ils poursuivent, sous le couvert de la religion, des œuvres françaises qui inspirent le respect aux indifférens et qui commandent la vénération aux âmes chrétiennes. Ce n'est pas le désir de propager la foi qui les a amenés au Japon. Ils n'y ont été conduits que pour arracher à nos Missions le fruit d'un demi-siècle de labeur. Leur seul but était d'étendre aux milieux catholiques la campagne de calomnies et de dénigrement, où s'employaient leurs collègues de la diplomatie, de la science et du commerce. Ces agens maquillés du pangermanisme manquaient de dignité. Traqués en Allemagne par la police impériale, comme les nôtres ne l'ont jamais été en France, même aux jours des plus déplorables iniquités, ce n'était point la Germanie pacifique et idéaliste qu'ils prônaient, — on leur eût pardonné d'y croire encore, — c'était le pouvoir de fer et d'or du Kaiser. Leur Kaiser ! Il fallait voir comme ils en parlaient et comme ils parlaient d'ailleurs de tout ce qui est allemand ! Ils ne disaient pas « la Science ; » ils disaient : « la Science Allemande. » Ils ne disaient pas « la Civilisation ; » ils disaient : « la Culture Allemande. » Leur Dieu était aussi « le Vieux Dieu Allemand. » La mort de l'Impératrice douairière du Japon avait mis tous les fonctionnaires en deuil. Ils ne manquèrent pas l'occasion de faire leur cour au Pouvoir et ils achetèrent des flots de crêpe. Les Japonais eux-mêmes trouvèrent qu'ils en avaient trop acheté. Il leur en restera assez, je l'espère, pour porter le deuil de leurs ambitions.

⁂

Je refis, pendant la nuit et au jour levant, la route que j'avais suivie jadis, au mois de mai, de Moji à Nagasaki. Rien n'avait changé dans cette charmante nature montagneuse, où les bras de mer ont une apparence de beaux lacs endormis. Mais, sous le soleil d'août, la baie de Nagasaki, dont j'avais gardé une impression radieuse, n'était qu'un paysage à peine perceptible : une sorte de buée grise autour d'une mer pâle. La ville semble mourir. Toute son animation et toute celle du port s'étaient condensées le long des flancs du Katori Maru où des grappes suspendues de charbonniers et de charbonnières se passaient, en se les jetant, des paniers de charbon qu'ils vidaient dans les soutes. Le Katori faisait du charbon, comme s'il n'avait pas dû en refaire jusqu'à son retour. Enfin, nous allions donc partir ! Sur le pont, une émigrante japonaise disait à son petit garçon qui était en colère et qui voulait tout casser : « Allons, tais-toi, vilain Allemand ! » Mais je n'en souris même pas, car je venais de lire dans le Nagasaki Press que la nouvelle d'une défaite française était confirmée et que nous avions quitté Mulhouse.

André Bellesort.

02

Le Katori Maru était plein d'Américains et d'Allemands qui allaient à Shanghaï et d'Anglais qui retournaient en Angleterre. Pendant les deux jours de traversée, la télégraphie sans fil ne cessa point de sonner ; mais ceux qui interrogèrent le commandant, un petit homme encore jeune aux yeux tristes et aux moustaches tombantes, n'obtinrent de lui que des : « Il n'y a rien. Je ne sais

rien. » À quoi bon l'interroger ? Dès qu'on les questionne, les Japonais officiels sont les gens les plus secrets du monde. Leur circonspection cache tout, peut-être par le même manque de perspective qui fait que leur peinture met tout au premier plan. Pendant que j'étais en Corée, deux Français, descendus de la mine d'or qu'ils avaient quittée le 3 août, arrivent, le soir, après quarante-huit heures d'un dur voyage, à une petite gare, où ils devaient prendre le train de Séoul. Inquiets des derniers bruits, ils demandent au Directeur de la Poste s'il y a du nouveau. « Oh ! leur répond-il, c'est toujours les histoires d'Autriche et de Serbie. » Il savait, depuis l'avant-veille, que la guerre était déclarée entre la France et l'Allemagne ; mais il ne voulait pas se compromettre. Le commandant du Paul Lecat, des Messageries maritimes, qui entrait, le 4 août, au détroit de Simonoseki, n'avait pas été mieux servi par sa vieille connaissance, le pilote japonais. L'homme avait regardé le bout de ses pieds et lui avait répondu : « Du nouveau ? Non. Pas grand'chose. » Du reste, la prudence du commandant s'expliquait ici par le nombre de ses passagers allemands et américains, que la rencontre d'un croiseur japonais, accompagné de cinq contre-torpilleurs, avait déjà légèrement agacés.

Àpeine débarqués à Shanghaï, nous courûmes aux dernières nouvelles. Elles étaient insignifiantes. Les télégrammes portaient que nous avions coulé un croiseur autrichien et que nous avions pris Sarrebourg. De la grande bataille imminente, rien. Il faut apprendre à se tranquilliser à peu de frais. Ce silence, que nous ne pouvions encore interpréter, nous permettait du moins d'écouter et de recueillir quelques-unes des rumeurs de la ville.

Assise sur la rive plate de son large fleuve, comme au bout d'une avenue de manufactures et d'usines, Shanghaï est devenue une des plus belles villes de l'Extrême-Orient, une des reines du cosmopolitisme. Son activité ne paraissait pas avoir été ralentie par la guerre. La concession internationale, qui borde une partie du rivage, possède les grands hôtels, les banques, les maisons de commerce, des magasins de luxe. Elle se prolonge par la concession française, plus modeste, moins animée, avec des rues dont le nom seul vous glace, même au mois d'août, comme celui de Rue de l'Administration. Toute notre force présente et le meilleur de notre avenir sont plus loin, à l'extrémité d'un boulevard nouvellement percé et déjà assez imposant, dans l'ancien petit village de Zi-ka-wei, où les Jésuites ont édifié leur célèbre Observatoire, et qu'ils ont transformé en une cité d'apostolat, d'étude et de charité. Derrière cette façade européenne, s'étend une autre ville à demi européanisée : les Chinois s'y prélassent dans leurs maisons dorées et vernies, et dans leurs grands restaurans aux balcons sculptés et aux escaliers de marbre. Mais, à côté, grouille la vieille ville, la vraie ville chinoise, toujours vivante, dont les boyaux enchevêtrés, crasseux et polychromes, font de toutes les odeurs qui s'y confondent, — parfums de toilette, relens de cuisine, exhalaisons d'égout, sueurs humaines, — l'odeur, unique au monde, du peuple chinois. Les enfans y pullulent comme dans les rigoles d'un fumier des mouches de couleur. Les artisans, derrière leurs établis, travaillent, sans lever le nez de leur ouvrage, au milieu des clameurs de pousse-pousse et des chamailleries de grosses commères hommasses, dont la blouse noire a le luisant d'une toile cirée sous la pluie. On n'y rencontre plus guère de femmes aux petits pieds difformes, pareils à des moignons ; mais les jeunes gardent, avec leurs grands pieds, la démarche sautillante

et ce balancement de fleurs agitées par le vent, qui est pour les Chinois la suprême élégance.

Ce prodigieux entassement d'existences humaines, derrière lequel on en subodore des millions d'autres, vous impose à la longue l'accablement mélancolique des forêts sans clairière. Le miracle de la vie y perd de sa valeur. On arrive presque à comprendre ce Mandarin chinois qui remerciait des missionnaires du dévouement qu'ils avaient prodigué autour d'eux pendant une famine, et qui ajoutait : « Oui, vous avez été très bons : vous en avez sauvé beaucoup. Mais pourquoi avez-vous pris toute cette peine ? Il y a tant de Chinois ! » Il y en a tant, en effet, qu'il semble que, du seul fait de leur masse, les courans européens, et même les plus proches, ne peuvent pénétrer jusqu'à eux. Dans les ruelles encombrées de la vieille ville, on est à deux pas et à mille lieues de la nouvelle. Les mots anglais, qui traduisent au-dessus de quelques échoppes l'enseigne chinoise, ne doivent point abuser le passant. Nous avons longuement erré à la recherche d'un temple fameux et d'un étang où s'élève une maison de thé à deux étages. Tout le monde les connaît ; mais nous n'obtînmes de personne le moindre renseignement. Pourtant mon compagnon était un remarquable spécialiste en caractères chinois. Comme les gens n'entendaient aucun terme d'aucune langue étrangère, il traçait sous leurs yeux les caractères qui signifient étang, maison de thé, temple. Sauf un sergent de ville qui nous conduisit à une boutique d'antiquités où grimaçaient des dieux de bronze, les autres n'essayèrent même pas de nous comprendre. Pareille aventure ne nous serait jamais arrivée au Japon, où le petit peuple, autant par curiosité que par amour-propre et par obligeance naturelle, ne lâche point les étrangers qu'il n'ait enfin deviné leur désir. Et, quand il l'aura deviné, il se plaira même assez

souvent, en guise de récompense, à leur faire répéter les mots de la langue dont ils se sont servis, afin de se les graver dans la mémoire et d'augmenter ses connaissances. Ce trait si fréquent du caractère des Japonais, qui nous explique en partie leur adaptation rapide à certaines formes de la vie et de la pensée européennes, ne se retrouve pas dans le caractère chinois âpre et fermé. La Chine résiste ; mais sa résistance n'est peut-être que celle d'un troupeau compact qui obéit de loin à ses conducteurs.

C'est avec ceux-là que les Européens ont à faire : étudians, médecins, ingénieurs, négocians, compradors des banques, toute cette Chine jeune ou rajeunie, dont l'allure, dans la ville moderne, est si délibérée et même si hautaine. C'est leur intérêt et leur intelligence que se disputent les nations étrangères. Que pensaient-ils de la guerre ? Il n'est pas très facile de préciser leur opinion. La question de savoir quel est le peuple étranger qu'ils aiment le moins me paraît aussi insoluble que les plus hautes questions de la métaphysique. Assurément, dès que le Japon se montre d'un côté, leur premier mouvement est de courir de l'autre. Selon le proverbe japonais que l'étranger commence au frère, le premier rang dans leur antipathie reviendrait sans doute à leurs frères du Japon. Cependant il ne faudrait pas trop s'y fier. Leur crainte des Japonais se double intérieurement d'une admiration pour la race jaune, qu'ils considèrent comme très supérieure à la race blanche, et où ils s'assignent à eux-mêmes une supériorité particulière qui leur permet, tout en redoutant le Japon, de mépriser davantage l'Europe. Il vaut mieux se demander quel est le peuple européen dont le nom les impressionne le plus. Et de tout ce que j'ai entendu, il ressort qu'en août 1914 c'était l'Allemagne. L'Allemagne passait à leurs yeux pour la grande puissance militaire, scientifique, industrielle et commerciale.

Je doute qu'on ait jamais vu une nation sans colonies travailler dans les colonies des autres, ou dans les voies frayées par les autres, avec un pareil ensemble et une solidarité aussi formidable. Elle pouvait s'enorgueillir à bon droit de ce qu'elle avait accompli en Chine depuis quinze ans et particulièrement dans ces dernières années. Marins et soldats, professeurs, industriels, commerçans, commis voyageurs, du plus grand au plus petit, obéissaient à la même consigne : ils se déployaient sur toutes les avenues, partaient en reconnaissance sur tous les sentiers, se rejoignaient, s'appuyaient, refoulaient les élémens hétérogènes qui n'essayaient même pas de se réunir pour s'opposer à leur invasion. Le cas échéant, ils les utilisaient aux fins de leur politique. Ils étouffaient la concurrence en offrant à leurs concurrens des situations subordonnées plus avantageuses que leur indépendance, et même si avantageuses que ceux qui les acceptaient ne pouvaient guère se dissimuler qu'ils vendaient un peu plus que leurs honnêtes services. Leur plan n'était point de faire travailler les autres, car ils ne reculaient pas devant la besogne, mais de réduire les autres à ne travailler qu'avec eux et sous eux. Ils accaparaient les produits étrangers, dont la marque était plus estimée que la leur, et les vendaient à perte pour les noyer dans leurs contrefaçons. On me citait l'exemple d'articles français de parfumerie achetés par des maisons de Hambourg et revendus à bas prix aux marchands japonais et chinois qui s'engageaient, contre un tiers de ces produits, à en prendre deux de leurs ignobles essences.

Tsing-Tao était la base militaire de leurs opérations commerciales et intellectuelles. Leur industrie et leur science progressaient sous le patronage de leurs mortiers et de leurs mitrailleuses. Elles se tenaient étroitement. Derrière les Ecoles de

Médecine qu'ils avaient ouvertes, leurs fabricans d'instrumens de chirurgie et leurs chimistes de laboratoires préparaient leurs caisses de livraison. L'industriel subventionnait le professeur. L'homme de science aux lunettes d'or touchait le tant pour cent sur les commandes qu'amenait son enseignement. Ils venaient d'adjoindre à celle de Shanghaï une École des Arts et Métiers. Comme l'écrivait un grand journal allemand, l'Ostasiatischer Lloyd, les Chinois allaient apprendre, sous une direction allemande, les méthodes de la technique moderne ; et ce qu'ils auraient vu dans les ateliers leur servirait de thème pour proclamer la bonté du matériel allemand, la solidité du travail allemand et l'intelligence supérieure de l'effort allemand. »

Ils s'étaient emparés de l'idée de Science. De même que le catholicisme compromettait dans les mains de leurs missionnaire son caractère universel, ils l'avaient vidée de toute générosité humaine, et ils en avaient fait à leur profit une énorme Idole. Entre les Chinois que j'avais entrevus jadis, au temps où M. Pinon écrivait La Chine qui s'ouvre, et les Chinois que je revoyais aujourd'hui et qui, paraît-il, étaient en république, je n'observais aucune différence apparente, sauf qu'ils avaient coupé leur queue. Mais, dès qu'on entend parler leurs jeunes gens et surtout ceux qui les connaissent et qui vivent avec eux, on s'aperçoit que leur esprit a changé et que la nouvelle Idole est entrée dans leur vie, l'Idole allemande. Son énormité n'était point pour déplaire à ces habitués de figures monstrueuses. La Science, telle que les Allemands la présentent, qui substitue partout le labeur collectif à l'initiative individuelle, qui, par l'importance exclusive dont elle revêt une érudition accessible à presque tous, établit dans le domaine des intelligences une sorte de suffrage universel et tend à supprimer la hiérarchie des connaissances humaines, cette Science qui,

d'autre part, se matérialise sans cesse en applications pratiques, souvent hâtives, mais toujours profitables, et qui truque, altère, ment et enrichit, flattait les qualités et les défauts du Chinois, sa patience et son orgueil, son ingéniosité et son avarice. Il est curieux de constater que l'Allemagne impérialiste réussit plus particulièrement dans les pays que leur révolution semblerait devoir rapprocher de nous, comme la Jeune Turquie et la Chine soi-disant républicaine. Cette anomalie s'explique peut-être par leur affaiblissement qui les rend plus sensibles au prestige de sa force militaire et par leur état anarchique auquel sa discipline impose davantage. Mais je l'attribuerais aussi à l'utilitarisme orgueilleux et démocratique de sa culture, qui n'est le plus souvent qu'une culture de primaire parvenu. Encore dix ou vingt ans d'efforts, et les Allemands auraient à peu près germanisé tout ce qui est susceptible en Chine de recevoir une figure européenne. La grossièreté de leur propagande ne choquait point les Chinois qui croyaient d'autant mieux les fanfaronnades de la presse allemande que leurs propres journaux les ont accoutumés à accepter sans contrôle les inventions les plus « colossales ; » et ils s'accommodaient fort bien de la corruption qui est un des moyens préférés de la conquête germanique.

Cependant nous luttions. Il n'y avait même pas de place en Extrême-Orient où notre lutte fût mieux organisée et mieux dirigée. Nos collèges de Zi-ka-wei et de Saint-François-Xavier, notre École Municipale Franco-Chinoise, notre Musée d'histoire naturelle, notre Bibliothèque, nos Observatoires, notre imprimerie et nos ateliers de Tou-sé-wé, l'Université de l'Aurore, ces œuvres prospères, dont presque toutes sont l'œuvre des Jésuites, et dont la plupart ont déjà pour elles l'autorité du temps et la priorité de l'initiative, auraient dû nous garantir un succès qui n'eût été que

la juste récompense de tant d'efforts individuels. D'où venait donc que notre influence fût menacée ? Précisément de ce que tous ces nobles efforts n'étaient qu'individuels, qu'on ne sentait pas derrière eux la volonté tendue d'une nation unanime, que l'effet des divisions, qui nous absorbaient en nous déchirant, se traduisait à l'étranger par un désintéressement presque absolu de l'édifice à bâtir sur ces fondations admirables. Le docteur Vincent, Professeur à la Faculté de Médecine de Lyon, qui visitait récemment Shanghaï, écrivait, en mars 1914, que, si nous avions le chauvinisme de l'Allemagne, nous célébrerions des œuvres françaises, près desquelles les œuvres allemandes ne lui semblaient encore que « des tentatives embryonnaires. » Mais l'embryon se développait vite. Et, si nous avions eu, comme eux, une pensée soucieuse de nos intérêts qui dominât et coordonnât nos efforts, tout ce qu'il y a d'intelligence dans la Chine du Nord serait depuis longtemps acquis à notre cause.,

Le spectacle du Japon, où l'ascendant de l'Allemagne avait éclipsé celui de la France, et, plus encore, le spectacle de la Chine, où ce même ascendant tenait en échec toutes les autres nations, nous rendaient presque inexplicable la déclaration de guerre. Je comprends ceux qui en faisaient tomber la responsabilité sur la Russie ou sur l'Angleterre ou, malgré toutes les invraisemblances, sur la France elle-même. Nous ne savions rien de ce qui s'était passé avant le 1 août, et, à dire vrai, nous ne nous en préoccupions pas beaucoup. Ce fut seulement à Colombo, lorsque nous reçûmes les journaux d'Angleterre et de France, et, plus tard, lorsque je lus le Livre Bleu, que je fus bien convaincu qu'il n'y avait eu de la part des Alliés aucun désir de provocation. Jusque-là j'aurais hésité, tant la conduite de l'Allemagne me paraissait contraire à ses propres intérêts. La campagne ignomi-

nieuse qu'elle menait contre nous aurait justifié toutes les agressions. Mais qu'avait-elle à gagner dans cet épouvantable conflit, elle dont la paix, fortifiait chaque jour l'hégémonie ? Si ses militaires étaient fatigués de tirer à blanc, ils l'étaient moins sans doute de passer pour invincibles. Encore aujourd'hui, on ne me fera jamais croire que cette guerre ait uniquement dépendu de la volonté de l'Empereur. Ce serait donner à son personnage, si criminelle qu'elle fût, une grandeur qu'il ne mérite pas. Il n'a été que l'expression, à la fois docile et impérative, d'un peuple perverti par le culte d'une Idole.

Je songe aux jolies pages inhumaines des Dialogues Philosophiques que Renan composait jadis, pendant la Commune, sous les ombrages de Versailles. Il s'amusait à imaginer des tyrans savans qui mèneraient le reste des hommes comme un bétail. Ils auraient concentré dans leurs mains toutes les forces de l'humanité et formeraient une ligue qui, grâce à la Science, disposerait de l'existence de la planète. Le jour où la Science leur aurait fourni le moyen de la détruire, leur souveraineté serait établie. Ils régneraient par la terreur absolue : on peut presque dire qu'ils seraient dieux. Cette rêverie d'un dilettante, épris de son savoir et tout imbu de philosophie allemande, est devenue l'acte de foi d'une nation d'industriels forcenés. Voilà ce que leur répétait leur Idole, en les incitant à se débarrasser sur les têtes de leurs rivaux du prodigieux stock d'obus perfectionnés, dont leurs commis-voyageurs en espionnage leur avaient assuré le succès. La guerre pour ces gens-là n'a été qu'une affaire commerciale, garantie par la Science.

Cette façon de l'envisager, dont ne se cachaient point les commerçans de Shanghaï, n'offusquait aucunement le « bétail » chi-

nois, assez enclin à croire que le commerce est l'âme de la guerre. Et il était persuadé que les Allemands reviendraient des champs de bataille couverts d'or et chargés de cotonnades. Nos conceptions du droit et de l'honneur ne lui sont pas encore très familières. Ah ! comme nous sentons les Japonais plus près de nous ! Jadis, je n'étais arrivé au Japon qu'après avoir visité quelques coins de la Chine, et le monde japonais ne m'avait d'abord frappé que par son manque de couleur et un rapetissement des êtres et des choses. Aujourd'hui que je revoyais les Chinois en quittant les Japonais, il me semblait que l'atmosphère s'était épaissie et que nous avions laissé derrière nous, avec la politesse et les manières aimables, tout l'idéalisme de l'Extrême-Orient.

⁂

Nous avions quitté Shanghaï le 21 août. Les dépêches de source allemande prétendaient que le 7 corps français avait été anéanti et que les Allemands avaient franchi la Meuse entre Liège et Namur. Les dépêches de source anglaise affirmaient que les forts de Liège tenaient toujours. La seule nouvelle sûre était la mort du Pape. On en parlait comme d'un événement qui concordait avec la rupture de tout notre passé d'hier. Ceux qui l'avaient approché se hâtaient d'en évoquer l'image avant qu'elle fût recouverte. Je ne l'avais vu qu'une fois, cet Ignis Ardens, un radieux matin de septembre, dans une audience publique, où, parmi la foule des pèlerins, les religieuses des orphelinats de Rome lui avaient amené leurs premières communiantes de sept ans. Toutes en blanc et des fleurs sur la tête, elles étaient sorties de Saint-Pierre, et par la porte de bronze et les larges escaliers de marbre du Vatican, qui sont très doux à gravir, elles étaient montées vers le Père. On les avait rangées dans un grand salon ma-

gnifique. Quand il y entra et qu'il vit ces voiles, ces couronnes, ces petits visages aux yeux d'innocence, il tendit les mains et se mit à rire de joie. Ainsi l'homme d'Assise devait rire aux oiseaux du ciel et aux fleurs de la prairie. Il n'avait point de majesté ; mais tout donnait en lui l'idée de la sainteté. Nous apprîmes qu'à l'Ambassadeur d'Autriche qui lui demandait de bénir les armes autrichiennes, le vieillard, incliné vers la tombe, avait seulement répondu : « Je bénis la Paix. » Il était le seul souverain qui pût, dans ces jours sombres, prononcer le mot de Paix sans que personne s'indignât ou haussât les épaules.

L'Observatoire de Zi-ka-wei nous annonçait aussi qu'un typhon, parti du nord des Philippines, se dirigeait vers Hong-Kong et que nous avions bien des chances de le rencontrer. Mais les prévisions des hommes sont toujours incertaines, qu'il s'agisse de l'Océan ou des champs de bataille. Sauf quelques coups de roulis, notre traversée fut très calme. Le 23 au soir, la veille de notre arrivée à Hong-Kong, on nous communiqua un étrange message de Formose. « Les Allemands étaient entrés à Bruxelles. Les Français avaient pris Metz et Strasbourg. Les régimens hindous de Hong-Kong s'étaient révoltés, et le gouverneur de la ville avait été dangereusement blessé. » La prise de Metz et Strasbourg nous parut invraisemblable ; mais l'entrée des Allemands à Bruxelles était possible. Quant à la révolte des Hindous, elle ne surprenait pas les gens qui connaissaient Shanghaï, car les cipayes, préposés à la police de la ville, s'y mutinent assez souvent contre leurs officiers.

Le lendemain matin, M G., fille d'un Anglais et d'une Japonaise, et qui parle le japonais comme sa langue maternelle, entendit par la fenêtre de sa cabine deux officiers de l'équipage qui

causaient en se promenant. L'un disait : « Il est probable que personne ne pourra débarquer à cause de l'insurrection. » Et l'autre ajoutait : « Qui sait si nous ne serons pas obligés de revenir au Japon ? » M G., qui ne tenait point à visiter Hong-Kong, mais qui désirait retrouver son mari le plus tôt possible à Singapore, fut fort effrayée. Elle me fit part de ses craintes. Un passager l'entendit ; et bientôt tous ceux qui devaient descendre furent dans les transes. Le Katori Maru, cependant, se frayait sa route à travers un archipel de montagnes désertes. Le ciel s'était couvert ; la pluie tombait ; les jonques chinoises rasaient les eaux avec leurs ailes de chauves-souris. Nous aperçûmes la rade, des paquebots, des navires de guerre, toute la ville blafarde au bord des flots. Un petit vapeur s'avançait vers nous. Un des hommes qui le montaient cria dans son porte-voix : « Jetez l'ancre et enlevez immédiatement votre appareil de télégraphie ! » Nous tremblions qu'il ne nous intimât l'ordre de rester à bord ; mais cette voix rude ne nous en dit pas plus. Les Japonais s'empressèrent de lancer un dernier message dans le vent et la pluie ; puis ils obéirent. Et la chaloupe nous mena bientôt à terre. Le soleil était revenu. Des soldats hindous flânaient sur le quai. La place devant la mer, que gardent les statues de la reine Victoria et du roi Édouard, avait le silence des places qui n'ont rien à raconter. Les rues parallèles à la rade étaient paisibles. Les ruelles dallées, qui descendent de la montagne, y répandaient, comme autrefois, leurs parfums de marchés aux fleurs ; et, comme autrefois, les grosses bottes de roses y coûtaient cinq centimes. Ce fut nous qui apportâmes la nouvelle de l'insurrection. On nous répondit que, si jamais les soldats hindous s'insurgeaient, ce serait uniquement parce qu'un voyage en France, et surtout en Allemagne, leur paraissait beaucoup plus agréable qu'un séjour en Chine.

Shanghaï n'avait pas encore souffert de la guerre : la physionomie de Hong-Kong en portait déjà les traces. La ville s'était agrandie depuis quinze ans ; elle avait conquis sur la mer de vastes quais où se dressent des Palaces et des Banques. J'avais dû jadis m'embarquer pour les Philippines à l'endroit qu'occupait aujourd'hui le Hongkong Hôtel. Mais je n'y rencontrais pas ce concours de peuples qui m'avait émerveillé. Les marchands somnolaient dans leurs magasins déserts. La cité chinoise, dont les rues spacieuses prolongent sans interruption le quartier des affaires, avait laissé tomber son animation trépidante et pittoresque. On évaluait à cent mille le nombre des Chinois qui avaient fui à Canton, au bruit que la flotte allemande arrivait. « On n'a qu'à leur annoncer que les Allemands nous ont coupé le cou, disaient les Anglais, et ils reviendront tous comme un seul homme. » Les hauteurs de la ville, ses villas aux pentes de la montagne, les allées cimentées des beaux jardins abrupts, dont les fleurs rouges, pareilles à celles des camélias, soulignaient encore le caractère artificiel, n'avaient jamais été aussi tranquilles. Mais toute la jeunesse anglaise avait endossé le costume des volontaires : veste et pantalon ou culotte de kaki ; cravate, chemise et bas couleur kaki. Les uns portaient de longues épées ; les autres, des raquettes de lawn tennis, et la plupart leur montre en bracelet. Cette jeune garde nationale, très élégante, s'astreignait matin et soir à des exercices militaires qui ne faisaient qu'ajouter à ses sports. La chaleur d'un été exceptionnel ne fatiguait point son courage.

Sous ces calmes apparences, Hong Kong était divisé. Les Allemands, à l'exception des mobilisables qu'on avait relégués dans une île voisine, y jouissaient de la liberté la plus complète et continuaient paisiblement leur commerce. Paisiblement ? Non,

car ils faisaient un bruit de tous les diables le soir dans leur club. On les entendait de loin pousser des hoch vigoureux et trinquer à la victoire. Les militaires se montraient étonnés d'une tolérance qui favorisait l'espionnage, et les commerçans très mécontens d'une concurrence qui, en ce moment, leur produisait l'effet d'une trahison. L'un d'eux s'irritait devant moi qu'une maison allemande eût pu vendre, la veille, pour deux mille livres de whisky. La Banque allemande n'était point fermée. Il est vrai que la plupart de ses commis sont Portugais et que, si j'en juge par celui que je rencontrai dans un tramway, leurs patrons ne leur ont inspiré qu'un dévouement sans borne à la cause des Alliés. Mais enfin, il y avait là une situation anormale. Le Gouverneur, lui, était soutenu par les Banques Anglaises, qui avaient imprudemment avancé de forts capitaux au commerce germanique, et dont un brusque arrêt dans les affaires menaçait l'équilibre. Depuis que l'effort des Allemands s'était porté sur Tsing-tao et sur Shanghaï, c'est-à-dire depuis sept ou huit ans, leur commerce s'était moins développé à Hong-Kong ; et la guerre mettait en évidence tout ce que leur prospérité superficielle devait au crédit. Mais aujourd'hui c'était leur force. Le naufragé restait accroché à son ancien sauveur. Les mesures de prudence du Gouvernement civil étaient si impopulaires que, chez un peuple moins rassis et où l'esprit public eût été moins discipliné, elles eussent entraîné des manifestations bruyantes. Elles ne provoquaient que des plaintes discrètes, dont l'écho assourdi augmentait le malaise où nous nous sentions vivre.

Les télégrammes de la guerre étaient peu rassurans. On parlait bien d'une marche victorieuse de l'armée russe, et les Autrichiens se faisaient intrépidement battre par les Serbes. Mais le Honkong Telegraph annonçait que les Allemands se disposaient

à envahir la France du côté d'Audenarde, où il rappelait que Marlborough nous avait vaincus en 1708. Le Consulat français n'avait reçu que la nouvelle de la prise d'un Zeppelin. Les visages m'y parurent affairés et soucieux. Des officiers de marine s'y entretenaient avec cette gravité particulière que donne l'attente d'un malheur. Un brave Français dont la femme était malade, et qui était forcé de regagner Saïgon, vint se plaindre que les Messageries Maritimes eussent tout à coup majoré leurs prix de cinquante pour cent. L'Amazone avait quitté le Japon, puis Shanghaï ; elle arriverait dans deux ou trois jours, et il ne savait que devenir. Le Consul ou l'Agent Consulaire de Belgique racontait que le seul « national » qu'il eût à Canton, petit fonctionnaire des Douanes, était accouru, appelé sous les drapeaux, mais qu'il n'avait pas les moyens de retourner en Belgique. Un instant, l'attention se fixa en souriant sur ce pauvre homme. Quelqu'un dit : « S'il doit assurer la victoire, n'hésitez pas ; payez-lui les premières classes. Sinon, laissez-le tranquille. » — « Je lui accorderai un sursis ! » fit le Consul. Mais il n'en avait pas fini avec cette histoire ; le soir, au moment de s'embarquer pour Canton, son sursis en poche, le Belge fut arrêté par la police de Hong-Kong comme soupçonné de désertion ; et il fallut que le Consul intervînt.

Le 25 août fut atroce. Les trottoirs brûlaient. D'heure en heure, les journaux lançaient des bulletins que de petits métis chinois criaient dans le soleil : Une bataille sanglante se livre ! — Charleroi a été perdu ! — Les troupes anglaises sont engagées ! — Charleroi a été repris ! — La bataille progresse ! — Les Français sont ramenés à leur frontière ! Nous revînmes de bonne heure au paquebot pour échapper à ces pierres ardentes et à ces cris. Là, nous interrogions les cartes sur la destinée de nos troupes. De

toutes ces villes, bourgs, villages, vallées, quels sont ceux dont les noms vont entrer dans l'histoire ? Hier ils ne parlaient qu'au cœur des gens qui y étaient nés, des hôtes qui y avaient vécu quelques minutes douloureuses ou charmantes. Demain, leur nom seul gonflera d'orgueil ou noiera d'amertume des millions d'âmes.

⁂

Je n'avais jamais vu, pendant mes longs voyages sur mer, moins de beaux couchers de soleil et plus de nuits uniformément obscures. On ne le regrettait pas : sans demander à la nature de s'intéresser à nos tourmens, il y a des périodes de notre vie où le calme de ses splendeurs nous blesse comme une cruauté. Mais, le soir, les grands ports y suppléaient par les gerbes de leurs projecteurs. Nous étions entourés d'une zone de lumière : les vagues y ruisselaient en fontaines magiques, et les plus humbles voiles, dans l'instant qu'elles la traversaient, devenaient des apparitions d'azur et d'or. La beauté de cette fantasmagorie, qui nous était une protection, ne troublait point le cours de nos pensées.

Elles étaient toutes tendues vers le coin de terre lointain où, à cette heure même, des milliers et des milliers d'êtres de notre race, de notre sang, mouraient pour que nous pussions vivre. Heureux ceux qui, n'y étant pas, étaient du moins représentés par quelques-uns des leurs, et qui, ajoutant à l'angoisse commune leurs inquiétudes personnelles, souffraient davantage pour la patrie ! On me demandait : « Avez-vous des frères et des fils à l'armée ? — Non, je n'ai personne. » Mon cœur protestait : « Je n'ai ni fils ni frère ; mais j'ai tous les jeunes gens que j'eus comme élèves. » Cette jeunesse de France, qui se préparait à l'École Normale, avait bien changé depuis six ou sept ans. Elle se détachait

chaque jour des théories humanitaires dont ses aînés avaient, pendant quelque temps, nourri ce désir d'idéal romantique qui correspond dans les esprits mâles au rêve de l'amour romanesque chez les jeunes filles. Je me rappelle une année où mon ami, M. Masqueray, examinateur à l'École, me disait au sortir d'une interrogation grecque : « C'est extraordinaire : ils semblent ne plus rien comprendre a l'héroïsme de Démosthène ! » Triste mode passagère ! Ils étaient revenus à Démosthène, comme aux idées de politique nationale et d'ordre social. Que d'intelligence et de sérieux avenir nous risquons contre la horde teutonne ! Les enjeux ne sont pas égaux.

Et derrière ces figures de jeunes gens studieux et réfléchis, j'en revois qui ont tout le charme indécis de la première adolescence, des enfans de treize et quatorze ans que j'ai connus jadis. Parmi les souvenirs qu'ils m'ont laissés, il en est un qui prend une singulière actualité, et qui a paru intéresser un soir quelques-uns de mes compagnons de route.

C'était dans la seconde quinzaine de juillet, à cette époque où, beaucoup d'élèves partis déjà pour la montagne ou la mer, les cours étaient aux trois quarts désorganisés. On m'annonça qu'un professeur allemand avait obtenu l'autorisation d'assister à ma classe. Je n'eus que le temps de rassembler mes derniers effectifs : « Attention, leur dis-je : voici l'ennemi. Ouvrez votre Virgile, au passage de la rencontre d'Énée et d'Andromaque. » Ah ! les braves petits ! Ils furent simplement merveilleux. J'en étais moi-même confondu. Il fallait voir de quel cœur ils y allaient ! Malicieusement, pour éblouir le philologue, ils insistaient sur les variantes du texte que leur indiquaient les notes de leur livre. Jamais ils n'avaient tant lu leurs notes. J'étais obligé de les

modérer, car je redoutais les fantaisies d'une érudition si improvisée, et qu'au plaisir qu'ils y prenaient, notre hôte ne flairât un peu de mystification. Mais il n'y avait rien à craindre ! Puis ils commentèrent les vers divins du poète, et ils le firent gentiment, avec un esprit alerte et une habileté qui savait utiliser leurs moindres lectures. De l'Andromaque de Virgile, ils avaient passé à celle de Racine, et l'un d'eux, que ses parens menaient souvent au Théâtre Français, nous la décrivit sous les traits charmans de M Bartet. L'explication dura deux heures. En ce temps-là on ne jugeait pas l'intelligence d'un petit Français incapable de supporter une classe de deux heures. Le professeur allemand, barbe blonde et lorgnon d'or, qui n'était venu que pour une heure, ne partit qu'au roulement du tambour. Le lendemain matin, il se présentait chez moi : « Monsieur, me dit-il, ce que j'ai entendu hier dans votre classe m'a énormément intéressé. Comment arrivez-vous en France à de pareils résultats ? Vous avez posé à des enfans de treize ans des questions que nous ne poserions pas à des jeunes gens de dix-huit, parce qu'ils n'y répondraient point. Et les vôtres y ont répondu. Et ils savent du latin ! Et ils le traduisent avec un véritable souci de l'élégance ! Quelle culture ! » Ce professeur m'avait l'air d'un excellent homme. Il était un peu attristé. Je fus humain. Nous le sommes toujours. Je le remerciai et je lui dis : « Ils ne sont pas aussi forts en thème. Le thème, voyez-vous, c'est notre partie faible. Si vous étiez venu un jour de thème, leurs solécismes vous auraient peut-être scandalisé. » — « Ah ! me répondit-il, en reprenant quelque assurance, les nôtres savent énormément de grammaire ! » Quelques mois plus tard, je reçus, de je ne sais quelle université allemande, un rapport de ce professeur publié en français. L'expression de son étonnement et de son admiration pour nos élèves était un peu atténuée, mais

encore très flatteuse. Mes chers petits élèves de jadis, où vous battez-vous aujourd'hui ? Je suis sûr que vous vous battez bien et que, de nouveau, vous tuerez l'Allemand, d'une autre façon, il est vrai, que vous le fîtes dans votre classe de Janson : mais c'est lui qui l'aura voulu.

⁂

Du mercredi 26 août, où le Katori Maru quitta Hong-Kong, au lundi 31, où il atteignit Singapore, nous ne reçûmes que deux communications télégraphiques : l'une du cap Saint-Jacques qui démentait la prise de Lille et de Roubaix, mais qui avouait que l'armée franco-anglaise avait légèrement reculé ; l'autre, d'un bâtiment de commerce, l'Ixion, qui avait entendu dire dans le dernier port où il avait touché que les Allemands avançaient en Belgique, « mais que les Alliés suivaient leur plan comme ils l'entendaient. »

« Cela sent mauvais pour vous, » me dit un Suisse allemand, parti de Shanghaï. C'était un jeune médecin attaché à une Ligne de Hambourg, dont le bateau avait été pris à Vladivostock. Il en avait vu de dures pour son premier voyage. Son cargoboat était commandé par un Prussien ; mais les autres officiers étaient Bavarois. La brouille se mit bientôt entre eux. Un jour qu'au dîner le Prussien avait grandement parlé de lui, et de Berlin, et des opérations magnifiques que faisaient les chirurgiens berlinois : « On en fait aussi de bien extraordinaires à Munich, répondit, d'une voix lente et grave, un officier bavarois, un colosse ventru. Figurez-vous que, l'année dernière, on a coupé, dans un de nos hôpitaux, les deux oreilles à un homme de Berlin et qu'on les lui a replantées un peu plus haut, afin qu'il pût ouvrir une bouche plus large. » Le capitaine furieux se leva sans mot dire et se retira

dans sa cabine, d'où il ne fallut rien moins qu'une effroyable tempête pour le faire sortir. Cette tempête les saisit au nord des Philippines ; et, pendant trois jours et trois nuits, ils furent en péril de mort. Le Suisse avait été frappé du fatalisme des matelots allemands qui poursuivaient leurs manœuvres, sans sourciller, sous les plus horribles paquets de mer. Le 31 juillet, ils étaient arrivés à Vladivostock, après vingt-cinq jours d'une traversée qui les avait tenus en dehors de toutes les nouvelles. À peine avaient-ils jeté l'ancre qu'un officier russe, accompagné de soldats, était monté sur le pont et les avait accusés d'avoir lancé des radiogrammes. Ils prétendirent que ce n'était pas eux, mais un navire anglais qui était derrière eux. On n'admit point leurs dénégations. Les soldats s'installèrent autour de l'appareil. Quant à l'officier, il passa la soirée avec les officiers du bord, très liant, très aimable. On avait longuement causé ; mais on n'avait même pas effleuré la question d'une menace de guerre. Le lendemain, il leur annonçait, très aimablement encore, que la guerre était déclarée et qu'ils étaient prisonniers.

C'est du moins ce que racontait le jeune médecin suisse, dont toutes les sympathies allaient naturellement à l'Allemagne. J'aimais assez sa conversation. Il était intelligent, entreprenant, courageux et instruit, capable, j'en suis sûr, de générosité intime, beaucoup moins d'idées généreuses. J'observais en lui le résultat d'une éducation tout allemande, et je ne pouvais m'empêcher de le comparer à un de ses compatriotes de la Suisse française que nous avions aussi à bord, et qui, supérieur sur bien des points, l'était avant tout par ce que j'appellerai son goût très vif de l'âme humaine. Le Suisse allemand manquait essentiellement de psychologie. Ses jugemens ou ses hypothèses ne tenaient aucun compte de ce qui ne tombe pas sous les sens, de ce qui ne peut se

chiffrer ou se cataloguer. Il était convaincu que la Russie se paierait sur le dos de l'Autriche, l'Allemagne sur le dos de la France, et que l'Angleterre, toujours pratique, rentrerait chez elle comme après une opération de bourse ratée. « Et la Belgique ? » lui disais-je. J'attendais là ce citoyen d'un État neutre qu'une neutralité violée aurait dû piquer au vif. Mais, pour lui, la Belgique n'aurait qu'à gagner en passant sous la domination de cette culture allemande dont il était aussi fier que de sa nationalité suisse. « Et puis, que voulez-vous ? C'est la guerre ! » Il ne broncha pas à la nouvelle du sac de Louvain.

L'affreuse nouvelle nous fut apportée à notre entrée dans le port de Singapore. J'entendis, avant de la connaître, comme un gémissement de colère. Ceux-là même à qui leur nationalité permettait d'affecter une indifférence, dont ils masquaient, sur ce paquebot anglo-japonais, leur penchant vers l'Allemagne, s'indignaient devant la réapparition de ces choses monstrueuses que l'on croyait à tout jamais impossibles et ensevelies dans les ténèbres d'un passé barbare. C'était donc à cela qu'aboutissait la culture allemande ! Et pourquoi pas ? Pourquoi ne pas traiter une Université étrangère comme une usine ou une manufacture concurrente ? Une personne s'écria : « C'est un coup prussien ! » Et cette même personne, qui connaissait fort bien l'Allemagne, nous disait que les plus basses atrocités de cette guerre seraient commises par des Bavarois, mais que les grands crimes contre la civilisation humaine seraient l'œuvre froidement mûrie de la science prussienne.

D'autres nouvelles nous attendaient à terre : elles semblaient dissimuler sous leur vague phraséologie une défaite, peut-être un désastre. Le Consul français n'avait appris que par les journaux

anglais le remaniement de notre ministère. La presse se félicitait du retour de M. Delcassé aux Affaires étrangères et de M. Millerand à la Guerre ; mais elle ne disait rien de ce qui avait dû le motiver. Un des journaux que j'ouvris consacrait un article à l'anniversaire de Sedan. Je le rejetai. J'avais comme l'impression qu'on attendait mieux de la France. La population européenne ne cachait point son pessimisme : j'entends la population anglaise ; car de joyeux Allemands choquaient leurs verres dans des tavernes. C'était comme à Hong-Kong. Le Gouvernement civil en avait déporté quelques-uns sur une île de la côte : je rencontrai même deux jeunes Belges qui, arrivés de Java pour s'engager, demandaient leur agent consulaire et à qui l'on répondait : « Votre consul ? C'est un Allemand. Il est prisonnier de guerre. » Mais les autres n'étaient ni gênés dans leur commerce, ni surveillés dans leurs agissemens. Le Gouverneur obéissait sans doute aux mêmes raisons financières que son collègue de Hong-Kong. Il faut dire aussi que l'Angleterre ne consent qu'avec beaucoup de peine à se départir de son principe de liberté. Le Singapore Free Press remarquait que le traitement reçu par les Allemands dans les colonies anglaises contrastait avec celui qu'on leur infligeait partout ailleurs. « Ils y jouissent, disait-il, d'une hospitalité qu'ils ne connaissent ni en Indo-Chine ni à Vladivostock. » Cependant il ajoutait : « Passe encore pour les vieux résidens : on peut se fier à leur parole. Mais les jeunes ?... » La parole des vieux ne valait pas plus que celle de leurs cadets.

La confiance anglaise était d'autant plus imprudente à Singapore que l'on avait signalé, depuis quelque temps déjà, dans le détroit de Malacca et dans les mers voisines, la course hardie de deux croiseurs allemands, le Kœnigsberg et surtout l'Emden. Un navire de guerre anglais et deux torpilleurs qui battaient notre

pavillon avaient quitté la rade et s'étaient remis en chasse. Mais on avait lieu de croire que les corsaires étaient avertis de tous leurs mouvemens. L'opinion publique soupçonnait moins l'espionnage allemand que la complicité des Hollandais. Du reste, il fallait bien que l'Emden eût un refuge ; et où l'eût-il trouvé, où se fût-il ravitaillé sinon dans une des baies de Sumatra, dont les rivages sont encore si déserts ? Les Hollandais de l'Extrême-Orient ne faisaient point mystère de leurs sympathies allemandes, qui étaient moins l'effet d'une amitié sincère pour l'Allemagne que d'une vieille rancune à l'égard de l'Angleterre. Dès qu'ils sortent de leurs îles, ils ont sous les yeux les ruines de leur empire, quelques pierres isolées dans le vaste enclos de la domination anglaise. À Ceylan, les troupeaux paissent parmi les tombes abandonnées de leurs anciens cimetières. Les Portugais, qu'ils avaient jadis dépossédés, sont devenus aujourd'hui les amis fervens de la Grande-Bretagne. Il y a plus de choses que les peuples n'en perçoivent eux-mêmes dans les mouvemens qui les rapprochent ou qui les séparent.

Je m'égarai dans la ville, une des plus disparates et des plus brûlantes de l'Extrême-Orient. Elle avait grandi ; elle s'était embellie ; mais c'est toujours une bête tigrée dont une moitié du corps brille au soleil et dont l'autre s'enfonce sous la lourde verdure des Tropiques. Elle n'a point d'âme. Je ressentais, au milieu de cette foule d'Hindous, de Cynghalais, de Malais, d'Arabes, de Chinois, de Javanais, une nausée d'exotisme. Mon angoisse m'éclairait la vanité de ces voyages comme l'approche de la mort doit nous éclairer l'insignifiance de nos plus chers plaisirs. Et puis, à les regarder trop longtemps, les belles mares aux reflets diaprés vous donnent la nostalgie d'une goutte d'eau limpide et incolore.

J'enviai ceux qui n'ont jamais quitté leur petite ville. Ici, rien ne me relie à ces êtres que rien ne relie entre eux.

Chemin faisant, j'appris que le Katori Maru, qui devait repartir le lendemain pour Malacca et Penang, était retardé à cause du fret ou par mesure de prudence. L'idée de recommencer ma promenade à travers les marchés chinois et les quartiers hindous me décida à prendre le soir même le train de Malacca. Je ne connaissais pas cette vieille ville morte, le premier établissement de l'Europe dans la péninsule malaise ; et j'espérais y trouver, loin des bruits de Singapore, l'accueil du silence et l'image apaisante des choses rendues immuables par leur absence de vie.

⁂

Je partis au crépuscule, si l'on peut nommer ainsi l'agonie rapide de la lumière tropicale. Le chemin de fer courait au milieu des bois et des plantations de caoutchouc qui s'étendent au nord de la petite île de Singapore. Puis nous traversâmes le bras de mer, comme un fleuve entre deux forêts, jusqu'aux États du Sultan de Djohore. Peu de voyageurs anglais remontèrent dans le train ; mais le wagon-restaurant était si parfumé par la présence de quelques dames chinoises que le pain même avait goût de rose et d'encens. Nous fûmes à Malacca avant la pointe du jour. La ville ne possède pas d'hôtel. Il n'y a que deux Resthouse, autrement dit des maisons que le gouvernement afferme à des particuliers qui y logent les voyageurs sans aucun confort et aux mêmes prix que les bons hôtels. Mon pousse-pousse chinois suivit le pousse-pousse de l'unique Européen descendu avec moi ; et par des rues muettes, qui longeaient tantôt des murs de temple hindou, tantôt des maisons chinoises, il me conduisit au Resthouse du rivage, devant une baie découverte, une large échancrure de la

côte. La maison hospitalière était fermée. Nous attendîmes le matin sous son entrée qui formait portique et où tramaient des fauteuils de paille. Mon compagnon, peut-être un Anglais, s'y coucha et s'endormit. Sauf une question que je lui avais posée à la gare, et à laquelle il n'avait répondu que du bout des lèvres, nous n'avions pas échangé une seule parole.

Rien ne secoue la torpeur des vieilles villes déchues que la chape trop lourde de leur passé engourdit à jamais. On y a pris, une fois pour toutes, des habitudes plus lentes, une curiosité moins vive. Les bruits du présent ne semblent y arriver qu'à travers une accumulation de souvenirs qui les amortissent. Et Malacca est une étrange vieille ville. Je n'y vois guère à paraître neufs que le Club Anglais avec son lawn tennis, quelques établissemens publics et l'éternelle Banque orgueilleuse qui remplace en face de la mer la forteresse d'autrefois. Les petites maisons européennes, au double perron, alignées devant une rangée d'arbres opulens, pourraient aussi bien avoir été habitées par les Portugais ou les Hollandais. L'église de la Mission française, qui compte à peine cinquante ans, et le temple méthodiste, plus jeune encore, ont un air aussi ancien que l'ancienne église portugaise qui moisit au milieu d'un bois de cocotiers.

L'inquiétude si manifeste des gens de Singapore n'était point parvenue jusqu'ici. On recevait bien des journaux, et même, sur les cinq heures du soir, des enfans couraient par la ville et vendaient les dernières nouvelles dans des enveloppes fermées. Mais personne ne se les disputait. Et, comme ces nouvelles ne disaient pas grand'chose, on ne disait rien. Les Chinois essuyaient leurs lunettes et les lisaient posément au fond de leurs boutiques. Sur cette terre qui ne leur avait jamais appartenu, et où ils étaient les

hôtes des Anglais, et aussi leurs imitateurs, puisqu'ils y ont fondé un Chinese Lawn Tennis Club, ils s'associaient de bon cœur à la politique anglaise. Du reste l'Allemand était à Malacca un être à peu près inconnu. Le vieux tenancier du Resthouse, un grand et gros Normand de Guernesey, me disait : « Il reste encore plus de crocodiles dans notre sale petite rivière et plus de tigres dans les bois voisins qu'il n'y a d'Allemands dans toute la région. » Et comme je lui demandais si, depuis trente ans, il avait rencontré beaucoup de tigres, de crocodiles ou de serpens, il me répondit : « De serpent, je n'en ai vu qu'un : c'était un jour que je revenais d'un enterrement. Quant au reste, je n'ai jamais rencontré dans la nature pire que moi. » Il voulait dire : pire que l'homme, car ce fils jovial des îles normandes ne semblait avoir de méchant que ses accès de goutte. On avait tout de même vu un Allemand, la semaine passée, qui était venu pêcher le long de la côte ; mais on s'était aperçu qu'en fait de poissons, il prenait surtout des photographies. Je crois qu'on l'avait arrêté, à moins qu'on ne l'eût prié, trop poliment, d'aller photographier ailleurs.

Et pourtant cette ville de Malacca, dont le nom dans les bouches malaises appelle toujours celui de Chilacca, qui signifie Misère, avait été une des premières à ressentir les effets du conflit européen. Depuis une dizaine d'années, les Anglais ont eu l'idée de planter dans la presqu'île malaise le caoutchouc du Brésil. Ces heureuses plantations se sont rapidement multipliées. Une Compagnie japonaise, m'a-t-on dit, en possède quatre-vingt-dix mille acres dans le royaume de Djohore. L'Inde y envoie des cargaisons de coolies hindous, et on y embauche, parmi les coolies chinois, tous ceux qu'on n'emploie pas aux mines. La déclaration de guerre suspendit le travail des plantations, et les planteurs se préparaient à licencier leurs coolies, quand le gouverne-

ment anglais, dans la crainte d'une insurrection de ces malheureux, décida d'acheter lui-même le caoutchouc et d'envoyer du Siam des provisions de riz. Que l'univers est devenu un organisme sensible ! L'Allemagne se dresse contre l'Angleterre, et voici que les coolies hindous et chinois de la Malaisie risquent de mourir de faim !

C'est à cause du caoutchouc que les paquebots japonais jettent l'ancre devant cette place jadis fameuse, où saint François-Xavier, venu pour évangéliser nos frères jaunes, eut surtout à catéchiser les Portugais, que nos frères jaunes avaient déplorablement corrompus. Mais je crois que Malais et Chinois y avaient moins contribué que le climat, dont l'humidité chaude dégrade les murs comme les volontés et donne autant d'éclat à la végétation que de charme à la paresse de l'âme. Malacca n'a gardé de la domination portugaise qu'une porte de citadelle et, sur un monticule, des ruines qui furent une chapelle et plus tard une forteresse. Il y a bien une misérable tribu de pêcheurs qui se disent Portugais : mais ce ne sont que les descendans des anciens esclaves. Quelques-uns ont conservé les vieux noms de leurs maîtres, par exemple celui d'Albuquerque, dont ils balaient la terre comme d'un panache accroché à leurs haillons. La population des Eurasiens, sangs mêlés d'Européens et d'Asiatiques, est très nombreuse ici. Mais elle ne constitue qu'une classe indépendante de plus. Les Malais demeurent à l'écart, sous leurs cocotiers, dans leurs cases recouvertes de feuilles sèches et montées sur pilotis. Les Hindous, Cynghalais et Tamouls dorment un peu partout et même le long des routes. Les Chinois sont souvent très riches : ils habitent des enfilades de chambres aux portes sculptées de feuillages d'or et d'où sortent des parfums d'encens. Leurs femmes se promènent en voiture, aussi somptueuses que de gros

prêtres bouddhistes les jours de cérémonie. Et ces différens peuples ne se réunissent qu'autour de la petite rivière jaunâtre qui sépare, comme un égout, le quartier européen des quartiers indigènes. C'est là que tout le commerce s'est massé.

Les Anglais administrent ce coin de terre avec une sagesse et une modération qui s'opposent au rêve violent d'hégémonie ébauché par l'hystérie allemande. Ils ne se désintéressent aucunement de la « culture. » J'ai admiré leur École Normale Malaise, où, derrière les bâtimens européens, les élèves sont logés dans six grandes cases modèles. Mais ils acceptent tous les concours étrangers et les favorisent au même titre que ceux de leurs propres compatriotes. Sans parler de nos Missionnaires, qui n'ont ici qu'à se louer de leurs rapports avec les clergymen, nous possédons à Malacca un établissement des Frères de la Doctrine Chrétienne et un délicieux couvent des Dames de Saint-Maur, pension et orphelinat. Le Gouvernement anglais n'exerce aucun contrôle sur ces institutions françaises. Il les aide à se développer et leur alloue de dix à trente dollars par an et par chaque élève. Quelle admirable force d'expansion nous avons ! Et pourquoi faut-il que nous ne l'ayons que dans les œuvres catholiques ? Pourquoi faut-il que, dès qu'il s'agit de commerce et d'industrie, nous soyons si timorés et si insoucians ? Et remarquez que vous ne rencontrerez nulle part d'œuvres allemandes aussi désintéressées. La propagande religieuse n'est pour les Allemands qu'un nouveau rayon qu'ils ajoutent à leur maison commerciale. Ce n'est pas tout à fait ainsi qu'en matière de foi nous entendons le mot rayon.

Mais enfin quatre siècles de colonisation européenne n'ont pas réussi à faire de Malacca une cité. Ils n'y ont pas plus créé

d'esprit national que de langue. Les Chinois ignorent le Malais ; les Malais, le Chinois ; Chinois et Malais, l'hindoustani. Quelques mots anglais, quelques dénominations malaises et chinoises, quelques corruptions de termes portugais composent l'espèce de volapück qui suffit à leurs échanges. Le soir, quand les quartiers qui avoisinent la rivière s'emplissent d'une odeur de fritures en plein air, le temple hindou, les chapelles bouddhiques, les petites mosquées s'allument. Ce sont les Malais, tous mahométans, qui accomplissent le plus strictement leurs rites de piété. Du côté de l'Église catholique s'élève un bruit discordant de prières. Un seul intérêt rapproche ces races : celui du cinématographe. Il semble avoir été inventé pour les populations hétérogènes. Les Malaises et les Chinoises, qui leur ont pris leur goût des étoffes voyantes, et tous les hommes se serrent les uns contre les autres devant la toile où trépident des scènes d'amour, de meurtre, de pugilats, de guerre, de farce ou de mélodrame, dont les héros sont toujours des Européens. Les Malais vindicatifs applaudissent frénétiquement aux vendettas ; les drôleries assaisonnées de coups de poing font rire les Chinois, comme l'homme de Berlin, jusqu'aux oreilles. Ils verront bientôt défiler sous leurs yeux les tableaux de notre gloire ou de nos malheurs. Mais d'où leur viendront les films ?

⁂

Le matin du 4 septembre, le paquebot mouilla dans la baie de Penang. J'avais retrouvé mes compagnons anglais rassurés par une déclaration de Lord Kitchener qui jugeait la situation très bonne et la position stratégique des Alliés de premier ordre. Les Français se montraient un peu moins confians. Et nous apprîmes tout à coup que les Allemands étaient à Compiègne, que le siège

du gouvernement avait été transféré à Bordeaux et que des Taube avaient commencé le bombardement de Paris. Nous ne comprenions rien, nous ne pouvions rien comprendre à cette marche foudroyante de l'armée allemande. Avec quelle rapidité nous étions ramenés aux jours les plus sinistres de notre histoire ! Les journaux anglais se contentaient d'approuver la décision du gouvernement français. Ils enregistraient des victoires russes ; ils insistaient sur l'état des esprits en Russie où, disaient-ils, les sentimens pour l'Angleterre étaient encore plus vifs que les sentimens pour la France. C'était tout. Autour de moi des officiers anglais ne paraissaient point émus. La foi qu'ils avaient en Lord Kitchener les maintenait dans leur optimisme. J'essayai de leur dissimuler mes craintes. D'ailleurs, leur assurance me faisait du bien. Mais je me rendais compte qu'ils ne pouvaient pas sentir comme nous, que, là où ils ne voyaient que la conséquence fâcheuse, mais très réparable, d'une défaite, nous, nous entendions crier notre terre sous les pas de l'envahisseur. Cependant, comme il arrive d'ordinaire, nous cherchions des raisons d'espérer. Ce départ du gouvernement n'était sans doute qu'une mesure de prudence qu'il aurait dû prendre dès le premier jour. Nous le pensions tous maintenant ; mais personne n'y avait pensé auparavant. Et personne non plus ne s'était rappelé depuis un mois que jadis, lorsqu'on parlait de la guerre, il était toujours sous-entendu que les grandes batailles se livreraient en France. Nous comptions sur la ligne de nos forts. Mais que Lille n'eût point arrêté les Allemands, cela nous paraissait si invraisemblable qu'il valait peut-être mieux croire à une stratégie du Commandement français, dont les paroles de Kitchener nous préparaient à accepter l'audace, sans trop nous émouvoir.

Nous ne descendîmes à terre que dans l'après-midi pour y retrouver le même étalage d'humanité bariolée, moins luxuriant qu'à Singapore et plus bruyant qu'à Malacca. Les plantations des mines font la fortune de cette petite île, d'où l'on embarque le caoutchouc et l'étain. Chinois, Hindous et Malais y sont bien cent mille contre deux ou trois mille Anglais, qui en ont dessiné les contours par une belle route de Riviera et transformé toute une pente de montagnes en villégiatures d'un éternel été. Mais elle n'avait ni troupes, ni fortifications ; et les résidens, effrayés à l'idée de recevoir la visite de l'Emden, avaient immédiatement organisé une compagnie de volontaires avec deux aumôniers, l'un protestant, l'autre catholique, notre Missionnaire français, qui, du coup, avait été nommé capitaine. Sur la route ombragée du Jardin Botanique, ils avaient choisi, parmi les villas en bordure, une villa sans locataire. On avait entassé, dans les cadres des fenêtres et de la porte, des sacs où étaient ménagées de petites meurtrières ; et tout le jardin était planté, à demi-hauteur d'homme, de fils de fer barbelés. C'était la citadelle. Elle se gardait toute seule. La chaleur était mourante. Il n'y avait à cheminer, dans cette lourde somptuosité des choses, que des Hindous, dont le buste, dégagé de leurs voiles multicolores, me faisait penser à l'Æra sudant de Virgile : les bronzes suent.

Le soir les passagers du Katori Maru contemplèrent une éclipse de lune. Dans la noirceur du ciel, on ne distinguait plus qu'un croissant émacié d'or jaune, comme si l'astre luttait contre l'invasion d'une marée sombre. Spectacle poignant sur la mer houleuse ! On disait les flots déchaînés entre Penang et Colombo. Toujours cette tempête qui nous suivait ou nous précédait depuis Shanghaï : mais seules les mauvaises nouvelles nous avaient atteints.

Le lendemain, on ne partit pas. Les officiers du bord ne nous autorisaient à descendre que pour deux ou trois heures, sous prétexte qu'on pouvait partir d'un moment à l'autre. L'Amazone, qui ne touche jamais à Penang, y était arrivée, convoyée par un torpilleur français. Cette arrivée de l'Amazone nous produisit le même effet que si une petite ville française avait brusquement émergé à la sortie du détroit de Malacca. On héla des sampangs ; on s'y fit conduire, même ceux qui n'y connaissaient personne, pour prendre un peu d'air de France. Tout y était si différent de ce qu'on voyait au Katori Maru ! Sur le Katori Maru régnait la belle ordonnance d'une colonie anglaise. Anglais et Japonais ne s'y mêlaient pas plus qu'en temps de paix. Le matin et l'après-midi, à partir de quatre heures, le Cercle des Jeux et Sports fonctionnait. Chaque soir, des affiches indiquaient pour le lendemain les noms des champions et championnes et les heures des match. Aux autres heures, on lisait un peu ; on causait un peu, mais par petits groupes et sans bruit. Tous les dix jours, on donnait un concert, sous le titre humoristique d'Assemblée tumultueuse coupée de vraie mélodie, qui se terminait par la Marseillaise et le God save the King, que tout le monde écoutait debout. Mais sur l'Amazone, les esprits n'avaient pas cette tranquillité où les laisse l'agitation mesurée des sports. On vivait dans l'ardeur des discussions, dans l'échange fiévreux des sentimens et des idées. On était tour à tour sur une place publique ou dans un salon ; on était surtout aux armées. L'annonce de l'invasion, tombant au milieu d'un repas, avait été suivie, me dit-on, d'un silence de mort. Les regards s'étaient détournés les uns des autres comme d'un miroir qui leur renverrait leur douleur. Mais ce ne fut qu'un instant. D'où nous venaient ces ressources d'espoir ? Les officiers, qui s'étaient embarqués à Saïgon, étaient persuadés que les

Allemands couraient, sans le savoir, au rendez-vous de notre État-Major. Et la confiance était revenue. Prêtres, professeurs, artistes, commerçans, tous soldats : l'Amazone n'avait jamais porté tant de vies devenues plus nécessaires. C'était une belle proie pour l'Emden. Mais on n'en voulait à l'Emden que de nous retenir à Penang. Il n'avait pas encore accompli toutes ses prouesses, et nous le craignions comme un retard, non comme un danger.

Les télégrammes ne parlaient plus de la France. Ils ne nous apportèrent, le dimanche, qu'un compte rendu des discours prononcés au Parlement anglais, et la nouvelle qu'à Londres, pendant la guerre, les établissemens publics seraient fermés à onze heures. Il en vint sans doute d'autres qui ne nous furent pas communiquées, mais qui nous permirent de quitter Penang le dimanche soir. On nous prévint qu'au départ du pilote l'électricité serait éteinte. Vers neuf heures, nous ralentîmes un moment notre marche : le pilote glissa le long d'une échelle de corde dans son embarcation, et toute l'obscurité de la mer prit possession du navire. Seuls les couloirs intérieurs restaient éclairés. À la lumière des bougies, quelques dames, chassées de leur cabine par l'obscurité, venaient y achever hâtivement leur coiffure de nuit. Deux torpilleurs passèrent assez près de nous pour qu'on pût entrevoir leur fanal qui dansait sur les flots comme un feu follet. Le matin, nous aperçûmes encore à notre gauche la fumée de l'Amazone ; et nous avions, très loin, à notre droite, un bateau de la Compagnie Péninsulaire. Puis nous ne vîmes plus rien, et nous n'entendîmes plus rien de tout ce que nous aurions tant voulu savoir jusqu'au vendredi 11 septembre, où nous entrâmes à Colombo. La veille au soir seulement, le Katori Maru avait rallumé ses feux.

⁂

Depuis que les côtes de l'île merveilleuse nous étaient apparues, — des côtes plates, banales, et de loin pareilles à toutes les côtes, — l'émotion nous étreignait le cœur. Mais avec quelle lenteur nous nous en rapprochions, et, une fois à l'ouverture des jetées, comme nous fûmes lents à traverser le port ! Nous comptions et nous recomptions les prises de guerre, de gros bateaux allemands vides et noirs. Enfin on abattit la passerelle. Mais les vendeurs de journaux qui, debout dans leurs embarcations, nous tendaient des liasses de dépêches, n'étaient point admis à bord ; et il fallut laisser passer les messieurs de l'Administration très raides, et que nul, même parmi les Anglais, ne se fût permis d'interroger. Ce n'est pas leur fonction de renseigner le public. Un bruit pourtant monta avec eux : l'Angleterre envoyait soixante-dix mille Hindous en France. Dix minutes s'écoulèrent encore ; et nous eûmes un immense soulagement. Les Allemands vaincus battaient en retraite.

On nous vendait d'un seul coup toutes les dépêches de la semaine. Il nous était impossible de les lire posément et par ordre chronologique. Voilà ce que c'est que de ne pas posséder les bonnes méthodes allemandes ! Nous aurions eu besoin aussi d'une solide critique des textes. Mais les lumières de l'Agence Wolff nous manquaient, et nous étions réduits à celles des Agences anglaises. Près de moi le jeune docteur de la Suisse germanique hochait la tête. Il lui aurait fallu, à lui, des journaux suisses ou tout au moins italiens. Il se refusait à croire quoi que ce fût avant Port-Saïd. Et durant les trois jours que nous sommes restés à Colombo, il ne se départit point de son scepticisme. Plus les journaux affirmaient le succès des combats de la Marne, plus

il manifestait d'inquiétude à notre égard, si bien que notre victoire lui inspirait une compassion qu'il semblait avoir refusée aux saccages de la Belgique. « Il y a là, répétait-il, la main sur un paquet de télégrammes, il y a là des tactiques que je ne saisis pas ! » Mon Dieu, nous étions comme lui : nous ne saisissions pas tout. « Et puis, reprenait-il, si vous aviez remporté une grande victoire, on saurait le nom de vos généraux, la suite de vos opérations, on saurait beaucoup de choses enfin ! » Le fait est qu'une discrétion d'origine mystérieuse nous dérobait tout ce qui nous concernait personnellement. Nous ignorions encore de quelle réserve s'entourait notre État-Major et qu'on n'était guère mieux renseigné à Paris.

De détails précis ou qui semblaient l'être, il ne nous en arriva guère qu'un seul, et je ne sais comment, car je ne l'ai rencontré sur aucun journal de Colombo. Je n'en dirais rien, s'il n'était bon de rappeler au sentiment de leur responsabilité ceux qui, dans des heures aussi graves, tiennent une plume de journaliste. Un article publié par un journal français et autorisé par la censure, dénonçait je ne sais quelle défaillance de je ne sais quel régiment, une misère qui, en admettant qu'elle fût vraie, n'atteignait pas plus l'héroïsme de nos troupes que les ordures qu'elle roule à Benarès ne corrompent l'eau du Gange. L'écho de cet article était venu jusqu'à Ceylan ; et un de nos compatriotes en fut insulté dans un hôtel de Kandy.

Les Anglais, eux, étaient admirables. Toute leur presse concourait à produire une unité d'impression qui non seulement imposât le respect à leur vaste empire hindou, mais encore qui l'associât à la gloire de leurs armes. Pas une feuille où ne parût en gros caractères un éloge du Loyalisme de l'Inde. Le rappel de

leurs anciennes victoires ajoutait à leurs nouveaux succès l'éclat d'une fortune qui ne dépend point des jours. La cavalerie anglaise avait repris, contre Blücher cette fois, la manœuvre victorieuse de Waterloo. Les colonies de l'Angleterre, le Canada, l'Afrique, l'Australie, l'Inde, l'une après l'autre et toutes ensemble, se levaient pour la défendre, comme les quatre bras tendus dont le dieu Siva, qu'on voit au Musée de Colombo, protège, rassure, agite le tambour et brandit la flamme. Un télégramme d'Australie nous informait même que les Allemands, qui avaient le bonheur de vivre sous les lois anglaises, voulaient tous se faire Anglais et marcher avec leurs frères anglais. Citoyens de Melbourne, défiez-vous !

Je trouvai enfin chez notre Agent Consulaire des journaux français jusqu'au 10 août. J'y trouvai mieux encore. Il me lut une lettre de sa femme qu'il venait de recevoir. Elle était restée en Bretagne et lui écrivait sous le coup de la mobilisation et comme aux sons du tocsin. Cette voix de France, la première que j'entendais, partait d'un coin de terre qui m'était familier : elle disait les larmes silencieuses versées par les femmes, le départ des hommes et même des hommes de cinquante ans, l'enthousiasme grave, la France unanime, l'élan de tous ; et elle le disait avec une simplicité qui nous rendait sensible le souffle sublime qui avait redressé les ajoncs de nos landes et assaini l'air de nos villes. Mais que de choses aussi nous apprirent les journaux ! Comme nous avions peu participé aux émotions des nôtres ! De quelle communion d'âmes nous avions été retranchés ! Parmi tous les incidens qui nous aidaient à revivre ces premiers jours de la guerre, mon regard tomba sur l'enterrement de Jules Lemaître. Nous ignorions sa mort. Il était aussi peu connu des étrangers qu'ils connaissent peu nos vertus intimes et l'énergie secrète qui

entre dans la mesure du génie français. Nous avons des écrivains illustres que l'on aime, pour ainsi dire, en dehors de nous, et d'autres, les malheureux, que l'on aime contre nous. Mais lui, pour l'aimer, il fallait d'abord nous aimer, nous comprendre, s'être assis à notre foyer, s'être promené dans le jardin de la France autrement qu'en automobile, avoir touché les limites de l'esprit purement français et sentir que le plus délicieux de l'esprit humain tient peut-être entre ces limites. Il n'avait point de goût pour l'exotisme : et, bien que personne n'ait mieux décrit les danses des petites Javanaises, je crois qu'il avait raison. Il n'y a de vie profonde que parmi les siens. Le reste n'est que divertissement nostalgique et plaisir d'Exposition universelle.

Je l'avais éprouvé durant tout mon voyage ; je l'éprouvai encore plus a Colombo, jadis ma première escale d'Extrême-Orient. La ville n'a guère changé ; mais je la revoyais avec des yeux plus avertis ou plus distraits. Mon souvenir l'avait certainement exaltée, et je crains de m'être plu à en styliser l'image. Je retournai, par ses chemins de terre rouge bordés d'ombres magnifiques, aux lieux qui m'avaient enchanté. J'y retrouvai quelques-unes de mes impressions, aussi sèches que des feuilles tombées. Les mauvaises étaient les seules qui reprenaient de la vie : mon antipathie pour les manières indolentes et insolentes des Cynghalais peignés comme des femmes, et ma répulsion pour leurs énormes Bouddhas étendus sur le flanc derrière la vitrine de leurs petits temples. Mais surtout j'étais las d'un monde qui, n'ayant rien à m'offrir que des formes et des couleurs, me semblait irréel et vide.

Les grands hôtels anglais au bord de la mer, le Galle Face et le Monte Lavinia, étaient déserts. La guerre les avait dépeuplés. À

Kandy, les bonzes du fameux Temple de la Dent déploraient que les hommes fussent si cruels. Un de nos compagnons, qui les entendit, crut qu'ils en souffraient dans leur humanité ; mais ils ajoutèrent ingénuement : « Depuis un mois et demi, nous ne voyons plus de voyageurs ! » — « Avez-vous au moins respiré, lui demandai-je, le parfum des frangipanes dont ils embaument leurs autels ? — Oh ! si peu ! me dit-il. Ils les économisent. » C'était un effet de la guerre que nous ne prévoyions pas, dans cette île que tant de religions ont sanctifiée.

⁂

Nous partîmes le lundi 14 septembre. Il nous fallut douze jours pour atteindre Port-Saïd, douze jours sans nouvelles. Nous espérions en recevoir d'Aden et de Djibouti. Mais le poste d'Aden nous répondit qu'il avait l'ordre de ne rien répondre, et le télégraphiste japonais ignorait qu'il y eût un poste français à Djibouti. Ce silence était aussi énervant que le vent chaud de la mer Rouge. Enfin devant Suez, toute blanche entre la ligne enflammée des eaux et le liséré fauve du désert, une embarcation nous accosta, et nous sûmes ce que les Barbares avaient fait à Reims…

Nous ne restâmes qu'une matinée à Port-Saïd, dans ce tripot aux trois quarts italien, où, dès qu'un paquebot est signalé, les marchands de curiosités pavoisent et les musiciens accordent leurs violons. Une surveillance très rigoureuse y avait été organisée : on ne pouvait ni débarquer ni rembarquer sans montrer ses papiers. Un journal égyptien annonçait l'arrivée de cinq cent mille Japonais à Anvers ! En avant la musique !…

Encore cinq longues journées, un nouveau changement d'itinéraire, et nous entrions dans la rade de Marseille. Le pilote

aperçut nos visages anxieux et, avant même d'aborder, nous cria, en agitant le Petit Provençal : « Ça va bien ! Ça va très bien ! » Le brave homme ! Parlez-moi des gens vraiment humains ! Il comprenait qu'un pilote, en ces temps extraordinaires, n'avait pas seulement à charge de conduire le navire au port, mais aussi de réconforter un peu l'âme de ceux qui ont longtemps attendu sur la mer. Ô le meilleur des pilotes qui soit venu au-devant de nous, depuis quarante-cinq jours que nous allions d'escale en escale, et d'angoisse en angoisse !

André Bellesort.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/En_Extr%C3%AAme-Orient_%281914%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.